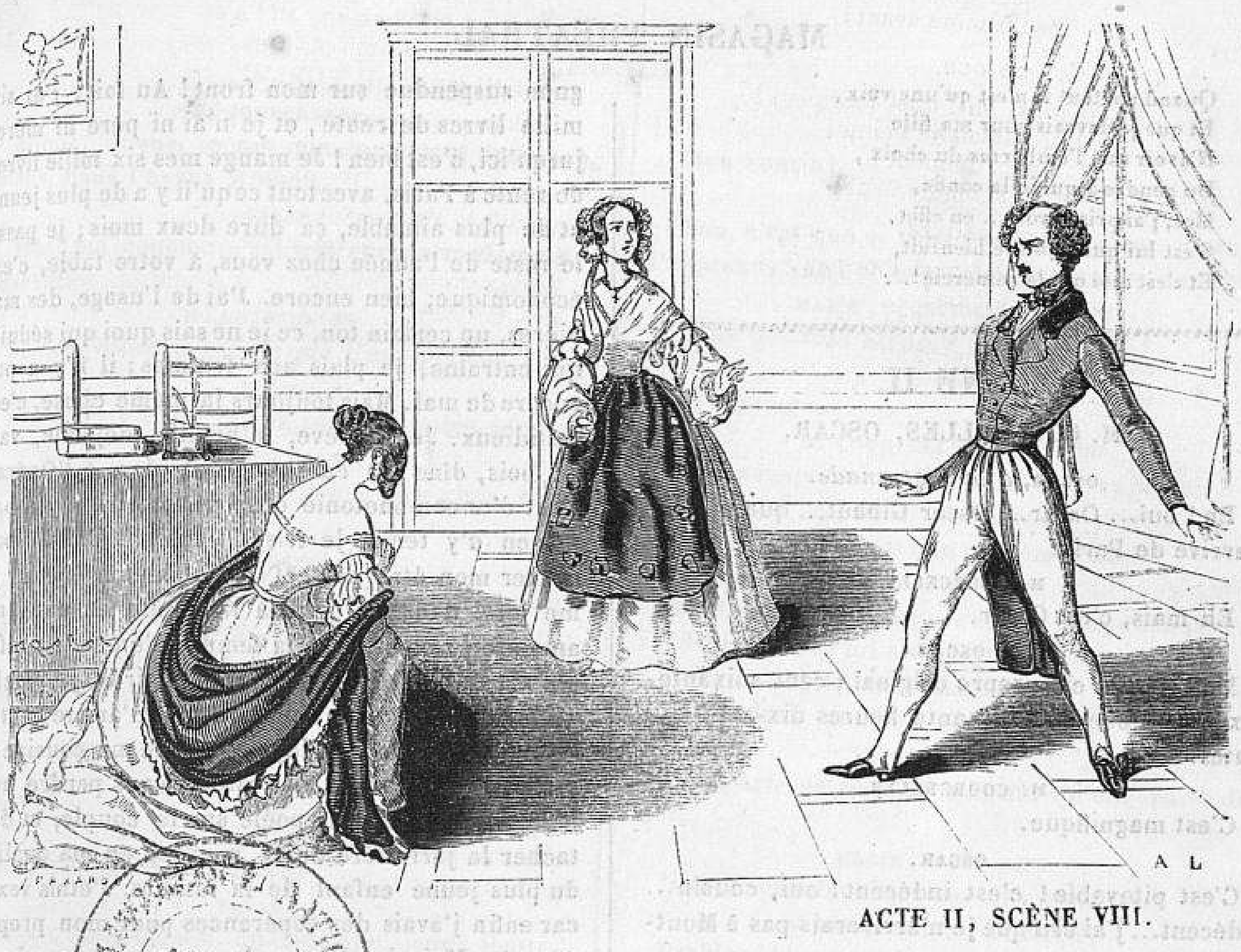

ACTE II, SCÈNE VIII.

H. F.

LÉONCE,

OU

PROPOS DE JEUNE HOMME,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

Par MM. Bayard et Victor Doucet,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS,

LE 4 AOUT 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
M. COURCELLES.	M. CAZOT.	MARIE, fille de M. Courcelles. . .	Mlle OLIVIER.
FRÉDÉRIC DESGRANGES. . .	M. LIONNEL.	MATHILDE.	Mlle MARIA.
LÉONCE BEAUGÉ.	M. BRESSAN.	ÉLISA.	Mlle ERNESTINE.
OSCAR GIBAUT.	M. PROSPER.	DOMESTIQUES.	

La scène est à Montpellier.

N. B. Le premier personnage inscrit tient la droite de l'acteur. Toutes les indications de droite et de gauche sont toujours prises de l'acteur.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon simple, cabinet et appartement à gauche, bureau à droite, une table avec papiers, registres, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. COURCELLES, *seul, sortant de la pièce à droite.*

Allons, c'est une affaire finie, je lui ai offert ma fille! ma foi, il m'en a coûté! Moi, Courcelles, un des plus riches propriétaires et manufacturiers du département de l'Hérault, obligé d'aller dire à un jeune homme qui n'a rien: « Voulez-vous me » faire l'honneur d'épouser ma fille unique et d'ac- » cepter ma fortune pour dot? »

AIR *de Julie.*

Sur ma fortune et ma famille,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Quand partout il n'est qu'une voix,
Et que je devrais pour ma fille
N'avoir que l'embarras du choix,
Du gendre à qui je la confie,
Moi, j'ai pris le rôle... en effet,
C'est lui qui reçoit le bienfait,
Et c'est moi qui le remercie!...

SCENE II.

M. COURCELLES, OSCAR.

OSCAR, *à la cantonnade.*

Eh! oui... Oscar... Oscar Gibaut... que diable! j'arrive de Paris!

M. COURCELLES.

Eh mais, c'est Oscar.

OSCAR.

Moi-même, en propre original; cent soixante-dix-neuf lieues en soixante heures dix-sept minutes.

M. COURCELLES.

C'est magnifique.

OSCAR.

C'est pitoyable! c'est indécent! oui, cousin... indécent... j'ai cru que je n'arriverais pas à Montpellier cette année.

M. COURCELLES.

Comment cela?

OSCAR.

On n'a pas idée d'une calamité pareille! scélérats de postillons! j'avais beau jurer, menacer, j'avais beau crier: «Mais postillon, mon ami, va donc! je risque de manquer le mariage de ma cousine! j'y suis essentiel, mon cher, c'est moi qui tiens le poêle.» Oh! bien oui... absolument comme si je chantais la Parisienne ou Malbrough s'en va-t-en guerre! Le peuple a des cœurs de pierre; ils ne m'ont pas fait grâce d'un cabaret, ni d'une fille d'auberge.

M. COURCELLES.

Enfin, te voilà!

OSCAR.

Comme vous voyez, un peu brisé; et pourvu que je n'arrive pas trop tard... Oh! ça ne m'étonnerait pas, j'ai une étoile à moi, une vraie comète de malheur.

M. COURCELLES.

Allons donc, il faut de la philosophie.

OSCAR.

Hein? vous dites! C'est ça, parce que vous êtes là bien tranquille... le nez dans votre journal... parce que vous êtes heureux, vous haussez les épaules, et vous me dites: « Sois philosophe, mon » léger ami, » comme vous me diriez: « et la vôtre?» Ah! bah! mais je ne suis pas philosophe, je ne veux pas être philosophe; je déteste les philosophes; je me plains parce que je suis malheureux, et je suis malheureux.

M. COURCELLES.

Parce que tu te plains.

OSCAR.

Parce que... parce que j'ai l'étoile fixe du guignon suspendue sur mon front! Au fait, j'ai six mille livres de rente, et je n'ai ni père ni mère, jusqu'ici, c'est bien! Je mange mes six mille livres de rente à Paris, avec tout ce qu'il y a de plus jeune et de plus aimable, ça dure deux mois; je passe le reste de l'année chez vous, à votre table, c'est économique; bien encore. J'ai de l'usage, des manières, un certain ton, ce je ne sais quoi qui séduit, qui entraîne, je plais aux femmes; il n'y a pas encore de mal. Mais toujours la même chose, c'est fastidieux. Je me lève, m'habille, déjeune, vais au bois, dîne au café Anglais, dors à l'Opéra; c'est d'une monotonie désespérante: il n'y a pas moyen d'y tenir; je frise le spleen. Enfin, pour retirer mon être de cet empâtement général, je me jette dans les paris à l'anglaise et dans un amour de roman, avec la femme d'un sous-préfet qui est en congé; j'avance mes affaires, je touche au but, et voilà que votre lettre m'arrive; votre lettre qui m'annonce le mariage de ma cousine et me presse de venir en poste et sans perdre une minute, pour tenir le poêle sur le couple, et détacher la jarretière de la mariée, en ma qualité du plus jeune enfant de la famille. J'étais vexé, car enfin j'avais des espérances pour mon propre compte. Mais le moyen de vous refuser cela, à vous, mon respectable cousin, qui êtes la tête de cette même famille, et quelle tête! à vous, qui m'hébergez gratis pendant six mois, et qui me prêtez de l'argent pendant toute l'année. J'hésite, je balance; mais, ma foi, la nature l'emporte; à la veille d'un rendez-vous avec mon Héloïse; car ma sous-préfète s'appelle Héloïse! mais moi je ne m'appelle pas Abailard, il ne manquerait plus que cela... à la veille, dis-je, d'un rendez-vous et d'une course au clocher... une poule superbe!... je pars, je m'esquive... tremblant de manquer la noce... après avoir passé soixante heures dix-sept minutes dans une chaise exécrable qui m'a moulu, éreinté, abîmé, j'arrive trop tard! il y a de quoi se casser la tête! Ah! mon cousin, tenez, vous me prêterez huit mille francs, et nous serons quittes.

M. COURCELLES.

Merci, tu vas trop vite.

OSCAR.

Pas en poste, au moins.

M. COURCELLES.

Je vois que tu es toujours fou, toujours jeune homme.

OSCAR.

AIR: *Vaudeville du premier prix.*

Jeune homme! oui, le temps a beau faire,
Je ne vieillis pas, Dieu merci!
Toutes nos dames vont, j'espère,
Me trouver encor rajeuni.
C'est là mon seul bonheur, je pense,
Mon printemps fut long, mais enfin
Voilà mon été qui commence!...

M. COURCELLES.

Oui, l'été de la Saint-Martin.

OSCAR.

Plaît-il?... vous dites?

M. COURCELLES.

Allons, allons, je dis que tu arrives encore à temps, nous t'avons attendu.

OSCAR.

Vrai! ma cousine n'est pas encore madame de Courville ?

M. COURCELLES.

De Courville! qu'est-ce que c'est que ça?

OSCAR.

Eh bien! le futur de ma cousine, votre gendre.

M. COURCELLES.

M. de Courville! allons donc, mon cher, tu te trompes.

OSCAR, *cherchant.*

Moi! bah! je suis pourtant bien sûr que c'est ce nom-là que votre lettre...

M. COURCELLES, *inquiet.*

Ma lettre! tu l'as sur toi?

OSCAR.

Ah! je l'ai brûlée en route pour allumer mon cigare.

M. COURCELLES, *à part.*

Heureusement! je respire.

OSCAR.

Mais, c'était bien M. de Courville, jeune lieutenant de hussards; j'aurais parié mes deux oreilles que c'était lui.

M. COURCELLES.

Tu aurais perdu.

OSCAR.

Mes deux oreilles! je serais gentil comme ça!

M. COURCELLES, *à part.*

Par bonheur, je n'avais confié ce nom-là qu'à lui.

OSCAR.

Mais alors, je ne sais pas le nom de l'heureux mortel qui doit... que ma cousine... en un mot, le nom de mon cousin.

M. COURCELLES.

Eh bien! c'est un parent du côté de ma femme, Frédéric Desgranges.

OSCAR.

Frédéric Desgranges! ah! ce petit Frédéric Desgranges, un arrière-neveu de feu votre femme, ma respectable cousine. Mais non, cela ne se peut pas, je me rappellerais bien; parbleu, vous ne m'avez jamais dit ce nom-là.

Marie entre.

M. COURCELLES.

C'est pourtant lui, Frédéric Desgranges, qui sera l'époux de ma fille, mon gendre.

SCENE III.

LES MÊMES, MARIE *.

MARIE, *vivement.*

Frédéric!

OSCAR, *effrayé.*

Ah! mademoiselle... ma cousine, vous m'avez fait une peur... il n'y a cependant pas de quoi... Dieu! que vous êtes jolie!... savez-vous?

* Courcelles, Marie, Oscar.

MARIE.

Mon cousin!

OSCAR.

Non, c'est que si vous ne le savez pas, je vous l'apprends! ah! je m'y connais, j'arrive de Paris.

MARIE, *regardant son père.*

Votre gendre! Frédéric! c'est décidé?

OSCAR.

Le mariage...

M. COURCELLES, *vivement.*

Mais puisque nous signons le contrat ce soir.

OSCAR, *à Marie.*

Eh mais, on dirait que ça vous étonne?

MARIE.

Moi! pas du tout, mon cousin. (*Bas à son père.*) Frédéric... vous lui avez parlé... il accepte.

M. COURCELLES, *bas.*

Je voudrais bien voir qu'il refusât.

OSCAR, *à part.*

Elle parle de moi, je suis sûr qu'elle parle de moi.

MARIE, *à son père.*

Il a dû être bien surpris, bien heureux:

M. COURCELLES, *de même.*

Parbleu! bien troublé surtout, mais on est entré, et il m'a quitté sans avoir proféré une parole.

OSCAR, *se glissant entre eux.*

Plaît-il? vous parlez de moi, n'est-ce pas? vous faites des remarques. (*D'un air de modestie.*) Je vous remercie! Dam! quand on arrive de Paris... mais moi, qui oubliais! (*Il s'approche pour l'embrasser.*) Vous permettez.

M. COURCELLES.

C'est juste, embrasse donc ta cousine.

MARIE.

C'est un peu tard.

OSCAR.

Ah! oui! je ne sais pas où j'ai l'esprit... Dam! vous allez vous marier, et ça me fait quelque chose, vous n'êtes plus une petite fille comme l'année dernière; aussi, pendant soixante heures dix-sept minutes que j'ai passées en voiture, je me disais: « Tu vas revoir ta cousine, Oscar, mais tu vas la » revoir mariée, ou à peu près; pas de bêtise, » mon ami, et n'oublie pas qu'il faut du respect.» Et tout le long du chemin, je m'étudiais à vous dire: « Madame, madame, madame. » Ce qui fait que quand vous êtes entrée, je vous ai dit: « Ma- » demoiselle!» et au fait il n'y a pas de mal, puisque le mariage n'est pas encore fait; mais il se fera, et ça imposera silence aux mauvaises langues.

M. COURCELLES.

Hein! il paraît que tu as entendu parler...

OSCAR.

Non! mais j'ai vu des lettres.

MARIE.

Des lettres?

M. COURCELLES.

Eh bien! elles disaient, ces lettres?

OSCAR.

Oh! des niaiseries! mais je ne puis pas vous

* Courcelles, Oscar, Marie.

conter cela; non, non, vous diriez encore que je suis un bavard, et ça vous blesserait peut-être : des gens qui écrivent que ce mariage manquera comme les cinq autres.

MARIE.

Les insolens!

OSCAR.

A cause du mauvais état de votre fortune.

M. COURCELLES.

Ils en ont menti.

OSCAR.

Et que ma petite cousine vieillira fille.

MARIE.

Ce n'est pas vrai.

OSCAR.

Vous voyez, ça vous mettrait en colère; il vaut mieux ne pas vous en parler.

M. COURCELLES.

Et le nom, le nom de ces charitables amis?

MARIE.

Oui, oui, le nom?

OSCAR.

Du tout! du tout! Ah bien! il ne manquerait plus que cela pour compromettre ces pauvres Bertrandet!

MARIE.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Les Bertrandet!... j'en étais sûre!

M. COURCELLES.

Je les hais!...

OSCAR.

La femme surtout!...
J'ai pris en grippe sa figure
Pour son long nez, rouge du bout.
Aussi, moi, ce qui me chagrine
Dans ce mariage...

M. COURCELLES *et* MARIE.

Quoi donc!...

OSCAR, *riant.*

C'est que le dépit, j'imagine,
Rendra son nez encor plus long.

MARIE, *riant.*

Ah! ah! ah!

M. COURCELLES, *de même.*

Justement, ils sont invités pour ce soir.

OSCAR.

Bravo!

SCENE IV.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC*.

FRÉDÉRIC, *présentant des lettres.*

Monsieur Courcelles, le courrier arrive à l'instant. (*A part.*) Ah! Marie!

MARIE, *à part.*

Il est ému.

M. COURCELLES, *les prenant.*

Eh bien! ces lettres, Frédéric, vous pouviez les ouvrir.

OSCAR.

Ah! bah! Frédéric... est-ce que... Eh mais, oui, parbleu! c'est lui! c'est Frédéric! Bonjour, Frédéric!

* Courcelles, Frédéric, Oscar, Marie.

FRÉDÉRIC.

Monsieur... monsieur Oscar...

OSCAR.

Eh! oui, Oscar Gibaut, qui arrive tout exprès pour assister à votre mariage, dont je vous félicite, mon cher, quoiqu'au fond du cœur je souffre un peu de me voir enlever...

MARIE.

Que voulez-vous dire?

OSCAR.

Ah! dam! la rancune, c'est permis!

FRÉDÉRIC.

Monsieur, je ne puis comprendre...

OSCAR.

Eh bien! eh bien! non, je n'en aurai pas; soyez heureux, je vous bénis! Mais vous avez l'air sombre, mon cher, on dirait que ce mariage...

FRÉDÉRIC, *avec impatience.*

Eh! ce mariage, monsieur...

MARIE.

Vous dites, Frédéric...?

FRÉDÉRIC.

Rien, rien, mademoiselle.

MARIE, *le regardant avec inquiétude.*

Mademoiselle!

OSCAR, *à part.*

C'est drôle, ils ont l'air tout... enfin si ..

M. COURCELLES.

Ah! une lettre de Marseille!

FRÉDÉRIC.

Elle vous annonce que la goëlette *la Jeune Marie*, dans laquelle vous avez des intérêts, doit relâcher en ce moment à Carthagène*.

M. COURCELLES.

A merveille! entends-tu, Marie, *la Jeune Marie*, c'est ta dot, mon enfant; ça vous regarde, Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Monsieur...

OSCAR, *à part, le regardant.*

Est-il froid! est-il froid! quand il devrait être tout... bon!...

M. COURCELLES.

Eh! mais, cette lettre, pas de cachet. (*Regardant Frédéric.*) C'est votre écriture?

MARIE.

De monsieur Frédéric?

M. COURCELLES.

Voyons.

FRÉDÉRIC, *lui retenant la main et jetant un regard sur Marie.*

Ah! monsieur, c'est une affaire importante!

M. COURCELLES.

Un secret, bien, je vais voir cela; venez.

FRÉDÉRIC.

Pardon, je suis attendu à mon bureau.

OSCAR.

Et moi, je cours chez Tortoni**. Oh! quelle bêtise! j'ai une peine à oublier ce diable de Paris! Je vais au café en face, où mon avoué m'attend: vous savez, le petit Grignon, qui est chargé d'ad-

* Courcelles, Frédéric, Marie, Oscar.

** Frédéric, Oscar, Marie, Courcelles.

ministrer pour moi les revenus de ma maison!

FRÉDÉRIC.

En effet, monsieur est propriétaire d'une petite maison sur le Cours.

OSCAR.

Oui, persiennes vertes, porte bâtarde, numéro quatre-vingt-quinze.

FRÉDÉRIC, *à part.*

C'est bien cela!

OSCAR.

Délicieuse maison, va! J'ai besoin d'argent: je vais augmenter tous mes locataires; ça ne manque jamais quand j'arrive de Paris!

AIR: *Je suis, mon cher, le Saint-Preux des grisettes* (de Suzette).

Adieu, cousin... adieu, chère Marie...
Pour un moment je vous quitte, il le faut.
Vous m'en voulez de partir, je parie?
Mais je m'en vais pour revenir bientôt.

MARIE *à M. Courcelles.*

Qu'avez-vous donc?

FRÉDÉRIC, *à part.*

Ah! quel tourment j'endure!...

M. COURCELLES, *à Marie.*

Rien, mon enfant.

OSCAR.

Je cours à ma maison...

A demi-voix.

Il est fort bien le mari, je vous jure,
Et gai surtout... gai comme une prison.

ENSEMBLE*.

OSCAR.

Adieu, etc.

COURCELLES.

Adieu, cousin... adieu, chère Marie,
Pour un instant je te quitte, il le faut;
Mais en ces lieux reste, je t'en supplie,
Et près de toi je reviendrai bientôt.

MARIE.

Qu'avez-vous donc? mon père, je vous prie,
Ah! montrez-moi cette lettre, il le faut;
Mon ame, hélas! de frayeur est remplie;
Mais dans ces lieux vous reviendrez bientôt.

Oscar sort par le fond, Frédéric par la droite, et M. Courcelles entre dans son cabinet à gauche.

SCENE V.

MARIE, *seule, regardant sortir Frédéric.*

Mademoiselle! il a dit mademoiselle! et quels regards! quel air triste, glacé! Ah! cela m'a serré le cœur! Quelle folie! il doit être heureux! il l'est, j'en suis sûre! et puis on a peut-être l'air triste quand on va se marier.

SCENE VI.

MARIE, LÉONCE.

LÉONCE, *à la cantonnade.*

C'est bien! annoncez-moi comme vous voudrez, Léonce Beaugé.

* Frédéric, Oscar, Marie, Courcelles.

MARIE.

Ah! quelqu'un!

LÉONCE.

Mademoiselle... mademoiselle Marie Courcelles?

MARIE.

Oui, monsieur; mais je n'ai pas l'honneur...

LÉONCE.

Léonce... Léonce Beaugé. Il y a deux ans, je vous vis à mon passage, enfant encore, mais déjà fort jolie! Pardon! je ne voulais que savoir des nouvelles de Frédéric.

MARIE.

De M. Frédéric Desgranges? vous le connaissez?

LÉONCE.

Beaucoup, mademoiselle; je suis son ami intime.

MARIE, *avec empressement.*

Vous êtes son ami, monsieur? donnez-vous donc la peine de vous asseoir, je vous prie.

LÉONCE.

Merci! de grâce!

MARIE.

En effet, oui, je me rappelle, M. Léonce, un jeune officier qui partait pour l'Afrique.

LÉONCE.

Et qui en revient pour n'y plus retourner, s'il plaît à Dieu et au ministre de la guerre! Mais je ne m'attendais pas à retrouver Frédéric ici; à mon départ, il paraissait disposé à quitter Montpellier pour se retirer à Paris.

MARIE.

Oui, une idée; il était parti, et cela nous avait fait bien de la peine; mais, par bonheur, mon père ne pouvait plus se passer de lui.

LÉONCE.

Je comprends, un si brave garçon; plein d'honneur...

MARIE.

La bonté même, monsieur, des manières charmantes, le meilleur caractère; enfin, il est revenu, il ne pense plus à nous quitter, il se marie.

Elle s'arrête tout-à-coup et baisse les yeux.

LÉONCE.

Ah! il se... Eh mais, vous baissez les yeux, vous paraissez toute confuse d'avoir dit ce mot-là! est-ce que, par hasard, celle qu'il épouse serait...

MARIE, *sans le regarder.*

Oui, oui!

LÉONCE.

En vérité! mais c'est charmant! comment, j'arrive tout exprès pour une noce! Ce cher Frédéric! qu'il doit être heureux!

MARIE.

Vous croyez, monsieur?

LÉONCE.

Certainement, car enfin s'il voulait partir, vous quitter, il y a deux ans, c'est qu'il vous aimait déjà secrètement, et sans espoir, à ce qu'il pensait du moins.

MARIE.

Quoi! vraiment, monsieur?

LÉONCE.

Oh! j'ai fait une indiscrétion!

MARIE.

Il n'y a pas de mal, au contraire! Il m'aimait, dites-vous, et je n'en savais rien; jamais il ne m'a dit un mot de cela, et en ce moment encore il paraît triste; il me regarde à peine!

LÉONCE.

Le maladroit! comme je vais le gronder!

MARIE.

Oh! oui, grondez-le bien fort! une fortune qui est très-jolie, et une femme...

LÉONCE.

Comme la fortune!

MARIE.

Mais il me semble qu'il n'y a pas de quoi avoir l'air si malheureux! je vais le faire prévenir que vous êtes ici.

Elle va pour sortir.

SCENE VII.

LES MÊMES, M. COURCELLES*.

M. COURCELLES, *retenant Marie.*

Où vas-tu donc, Marie?

MARIE.

Ah! mon papa, je vais faire prévenir Frédéric de l'arrivée de M. Léonce Beaugé!

M. COURCELLES.

Léonce Beaugé! Eh quoi, monsieur, c'est vous? quel plaisir!

LÉONCE.

C'est à vous, monsieur, que je voulais me faire annoncer.

M. COURCELLES.

Et vous aviez raison. (*A Marie.*) Attends. (*A Léonce.*) C'est le ciel qui vous ramène, le ciel!

LÉONCE.

Le bateau à vapeur d'Alger à Marseille.

M. COURCELLES.

Si vous saviez quelle joie me cause votre retour...

LÉONCE.

Vous êtes trop bon!

M. COURCELLES.

Non, non, c'est intéressé, ce que je vous dis là. (*A Marie.*) Va, mon enfant, va; il est inutile de prévenir Frédéric maintenant: plus tard...

MARIE.

Mais cette lettre, qu'est-ce que c'était donc?

M. COURCELLES.

Rien! laisse-nous**.

MARIE.

Tout de suite. (*A part.*) C'est singulier! ils ont tous un air... (*A Léonce*) Vous gronderez Frédéric bien fort***! (*sur le seuil de la porte, se tournant vers Léonce, à mi-voix*) bien fort!

Elle sort.

* Léonce, Courcelles, Marie.

** Léonce, Marie, Courcelles.

*** Marie, Léonce, Courcelles.

SCENE VIII.

LÉONCE, M. COURCELLES.

LÉONCE.

Elle est fort gentille! Ah! ce n'est qu'en France qu'on trouve de ces petites figures-là; et quand je pense que ma sœur doit avoir cette taille, cette gentillesse...

M. COURCELLES, *redescendant la scène.*

Monsieur Beaugé, nous voilà seuls; nous n'avons qu'un instant; il faut que je vous parle avant que Frédéric vous ait revu.

LÉONCE.

Monsieur...

M. COURCELLES.

Vous êtes son ami; il a grande confiance en vous: du moins, j'ai cru voir qu'il vous aimait comme un frère.

LÉONCE.

Dam! j'ai gagné ce titre-là; je n'oublierai jamais comment cette amitié a commencé. Nous avions vingt-trois ans tous les deux; c'était un mois avant mon départ pour Alger; une dispute pour une jeune femme qu'on insultait au spectacle, et dont il prenait la défense, en chevalier français! Une rencontre est convenue; j'étais là, dans une loge, je regardais en souriant ce qui se passait autour de moi. Frédéric, que je connaissais à peine, me prie d'être son témoin: j'accepte; et le lendemain il se battit bravement avec un petit monsieur qu'il ne connaissait pas, pour une beauté méridionale qui n'en valait pas la peine; ça n'avait pas le sens commun. Sur vingt duels, il y en a dix-neuf comme ça. Mon pauvre Frédéric fut blessé, et pendant quinze jours je ne quittai pas le chevet de son lit: je me fis garde-malade; je lui racontais mes aventures de garnison, ça l'endormait; et puis je lui faisais prendre de la tisane, dans laquelle, de temps en temps, je mettais un petit verre de rhum pour lui relever le cœur. Ce sont des petits services qui ne s'oublient pas, voyez-vous! enfin, depuis ce duel, nous sommes deux amis, deux frères, et c'est entre nous à la vie et à la mort!

M. COURCELLES, *avec inquiétude.*

Ah çà!... et l'héroïne pour laquelle il s'était battu?

LÉONCE.

Elle en a eu la plus vive reconnaissance pour le témoin.

M. COURCELLES.

Ah! c'est vous!

LÉONCE, *frisant ses moustaches.*

Je l'ai laissée en Afrique.

AIR *de l'Apothicaire.*

Pour moi son cœur avait pris feu;
Bref, je m'embarque avec la belle,
Mais un lieutenant, c'est bien peu!...
J'avais moins de service qu'elle.
Elle me quitta sans façons

Pour un général de brigade :
Elle avait déjà les chevrons,
Il ne lui manquait que le grade.

M. COURCELLES.

Ainsi, l'amitié que Frédéric a pour vous, vous la partagez, je le vois, et vous pouvez lui en donner une preuve et à moi aussi.

LÉONCE.

Laquelle? je suis prêt, parlez!

M. COURCELLES.

Monsieur Léonce, vous êtes un bon et honnête jeune homme; vous allez recevoir de moi une confidence que je ne ferais pas à tout autre.

LÉONCE.

Monsieur, c'est une préférence dont je suis fier, assurément. (*A part.*) Où diable veut-il en venir ?

M. COURCELLES.

Il s'agit de votre ami, de Frédéric, dont je croyais assurer le bonheur en lui donnant ma fille.

LÉONCE.

Et vous avez bien fait; il doit être ravi, enchanté!

M. COURCELLES.

Eh bien, non, il refuse.

LÉONCE.

Ce n'est pas possible?

M. COURCELLES.

Voici sa lettre: il refuse ma fille, ma fortune!... et vous comprenez bien qu'en toute autre circonstance, justement blessé d'un pareil refus...

LÉONCE.

Ah! monsieur, ce pauvre Frédéric qui vous aime tant!

M. COURCELLES.

Eh! c'est parce qu'il m'aime, parce que je lui suis attaché comme un père, que je tenais à ce mariage; et si j'y tiens encore, c'est que... apprenez-le donc, ce mariage est devenu nécessaire, indispensable.

LÉONCE.

Ah! mon Dieu!

M. COURCELLES.

Pour moi, pour ma famille... Depuis un an plusieurs partis se sont présentés pour ma fille, et au moment où le mariage allait se décider, où l'on commençait même à en parler dans la ville, un caprice, une explication faisait disparaître celui que l'on croyait déjà mon gendre, sans que Marie en témoignât le moindre regret.

LÉONCE, *la main sur son cœur.*

Il n'y avait rien là...

M. COURCELLES.

Il paraît que non... Toutes ces ruptures donnaient sur son caractère de fâcheuses idées; quelques-uns même en rejetaient la cause sur ma fortune, sur mon crédit, que la malveillance n'était pas fâchée de trouver en défaut; je finis par m'en inquiéter pour ma fille, et je résolus de mettre un terme à tous ces bruits, à toutes ces recherches qui me fatiguaient, par un bon mariage.

LÉONCE.

Et vous aviez raison.

M. COURCELLES.

N'est-ce pas?... Un parti se présenta; un jeune officier de bonne mine, d'une grande famille, et d'une fortune convenable; vous le connaissez peut-être... M. de Courville?

LÉONCE.

Courville!... Eh! parbleu! un grand pâle! c'est donc ça que je l'ai rencontré à Marseille, l'air triste et sentimental.

M. COURCELLES.

Nous ne le voyions qu'à la campagne, en secret; mais enfin, tout semblait convenu, et je me hâtai d'annoncer le mariage de ma fille... la signature du contrat devait avoir lieu ce soir même avec un certain éclat, en présence d'une foule de gens à qui j'étais impatient de présenter ce gendre inconnu, car j'avais laissé le champ libre aux conjectures; lorsque après un entretien dans lequel il crut s'apercevoir qu'il n'était pas aimé, M. de Courville disparut comme tous les autres.

LÉONCE.

Voilà qui est singulier.

M. COURCELLES.

J'en témoignai ma surprise, mon mécontentement à Marie, elle fondit en larmes, et se jetant dans mes bras, elle m'avoua qu'elle aimait son cousin Frédéric, et qu'elle n'aurait jamais d'autre époux. J'aime ma fille; je savais que Frédéric nous avait quittés autrefois par dépit, par amour pour elle... alors, ma foi, un coup de tête! je me décidai à présenter Frédéric comme le gendre que je m'étais choisi, à la place de M. de Courville, qui s'est retiré en honnête homme sans plaintes indiscrètes. C'était bien imaginé, n'est-ce pas?... c'était même un peu...

LÉONCE.

Un peu malin.

M. COURCELLES.

J'étais content de moi!

LÉONCE.

Eh bien ?

M. COURCELLES.

Eh bien! ce matin, je fais venir Frédéric dans mon cabinet; je lui annonce son bonheur, une belle fortune, une femme qu'il aime... je crois qu'il va se jeter dans mes bras, me sauter au cou! pas du tout! il se trouble; j'attribue son émotion à la surprise, à la joie; je permets à Marie d'espérer, à tout le monde ici de répandre cette heureuse nouvelle, mon notaire est prévenu, et pas du tout, il me résiste, il me refuse; sans penser que ce caprice, car c'en est un, m'expose à tout l'éclat d'une nouvelle rupture et fera peut-être le malheur de sa cousine.

LÉONCE.

En voilà de l'étonnant, du surprenant!... un amoureux de l'année passée, un garçon qui n'a pas le sou, et qui refuse une belle dot et une jolie fille, ce n'est pas dans la nature.

M. COURCELLES.

N'est-ce pas, vous accepteriez?

LÉONCE.

Plutôt dix fois qu'une... Il y a là quelque secret.

M. COURCELLES.

AIR *du Carnaval.*

Oui, j'ai compté sur vous pour le connaître,
Pour pénétrer ce mystère aujourd'hui.

LÉONCE.

Dieu!... pour aller vous redire peut-être
Ce grand secret qu'il veut garder pour lui!...
A mes amis je puis rendre service
Le sabre en main!... mais le reste, un moment!
C'est chatouilleux, cela sent... la police...
Et ce n'est pas de mon département.

M. COURCELLES.

Je vous demande de m'aider à faire le bonheur de votre ami.

LÉONCE.

Oh! à cet égard, vous pouvez compter sur moi.

M. COURCELLES.

S'il est retenu par quelque idée de jeune homme, quelque folie, nous arrangerons cela, nous lèverons les obstacles s'il y en a. Voyez, interrogez-le, et comptez sur moi pour tous les sacrifices que le bonheur de mes enfans exigera; j'en fais déjà un grand, celui de mon-amour propre... Chut! je l'entends; je vous laisse, soyez adroit.

LÉONCE, *le reconduisant.*

Adroit! je tâcherai... dam, je ne suis pas fort pour ces expéditions-là. (*M. Courcelles sort.*) Attention!

SCENE IX.

FRÉDÉRIC, LÉONCE*.

FRÉDÉRIC, *parlant à une personne qu'on ne voit pas.*

Oui, cette lettre, porte-la à l'instant... (*Entrant tout-à-fait.*) Je crains que cet Oscar si indiscret...

LÉONCE.

C'est bien lui!

FRÉDÉRIC.

Ah! quelqu'un... Eh mais, je ne me trompe pas.

LÉONCE, *lui tendant les bras.*

Frédéric!

FRÉDÉRIC, *courant à lui.*

Léonce! mon ami! (*Ils s'embrassent.*) Que je suis heureux de te revoir.

LÉONCE.

Et moi donc!... il y a si long-temps que je n'ai vu des visages civilisés, au milieu de nos Bédouins... Ce bon Frédéric, ça lui a coupé la respiration.

FRÉDÉRIC.

Ah! je m'attendais si peu à te rencontrer en ce moment.

LÉONCE.

Eh! oui, je m'arrête ici pour toi, quand je devrais être sur la route de Paris, où j'ai ma mère à embrasser.

FRÉDÉRIC.

Ta mère, que je n'ai pu découvrir; je voulais avoir de tes nouvelles; mais j'avais beau demander Mme Beaugé.

LÉONCE.

Parbleu, je crois bien, elle a changé ce nom-là pour un autre, il y a dix-sept ans, grâce à un second mariage, qui m'a donné pour beau-père l'homme le moins gracieux... Mais laissons cela, je reviens, je te retrouve... ce cher Frédéric!...

FRÉDÉRIC.

Toujours brave garçon?

LÉONCE.

AIR : *Vaudeville de la Somnambule.*

Je le sens, mon cœur bat plus vite!...
Mes yeux sont mouillés!... moi, par goût,
Soldat toujours cosmopolite,
Ma patrie est un peu partout.
Maintenant Alger, la Provence,
Sont presque le même pays...
Et je ne suis vraiment en France
Que dans les bras de mes amis!

Parlons de toi : ah çà, tu dois être heureux, car ta présence dans cette maison m'annonce que tes anciens projets...

FRÉDÉRIC.

Que veux-tu dire?

LÉONCE, *à part.*

Diable! il ne saisit pas... (*Haut.*) Oui, ton ancien amour, dont tu m'avais parlé pour ta cousine, tu sais?

FRÉDÉRIC, *avec embarras.*

Ah! en effet... oui, je me rappelle...

LÉONCE.

Tu l'aimais, ta cousine... tu partais pour Paris parce qu'il y avait un autre mariage en train; mais puisque te voilà de retour, c'est que sans doute il y a de l'espoir. (*A part.*) *C'est très-adroit.*

FRÉDÉRIC.

De l'espoir! mais non, je ne pense pas.

LÉONCE.

Mais si fait... si M. Courcelles te donne sa fille.

FRÉDÉRIC.

Hein! qui est-ce qui t'a dit...

LÉONCE.

Mais... oh! (*A part.*) *Ce n'est pas adroit.*

FRÉDÉRIC.

Léonce, tu as vu M. Courcelles.

LÉONCE.

Moi, j'ai vu... tu crois...

FRÉDÉRIC.

Il t'a parlé de moi, de Marie?

LÉONCE.

Eh bien, ma foi, des finesses je n'y entends rien... oui, je l'ai vu, il m'a parlé, je sais tout, là! à présent, nous voilà à notre aise, causons de confiance, de bonne amitié : et d'abord, pour aller droit au but, voyons, pourquoi refuses-tu sa fille, sa fortune, sa maison? tu aimais tout cela, tu voulais épouser tout cela; on te le donne, et tu n'en veux plus.

FRÉDÉRIC.

Ah! c'est qu'il y a des raisons, vois-tu, des raisons que tu ne peux comprendre..

LÉONCE.

Bah! est-ce que le bruit qui court serait vrai? est-ce que la fortune de l'oncle trébuche un peu?

FRÉDÉRIC.

Eh! non, je la connais, moi, elle est plus belle et plus solide que jamais.

LÉONCE.

Mais alors tu n'aimes donc plus ta cousine, qui t'aime à en perdre la tête?

FRÉDÉRIC.

Marie!... oh! non, je ne l'aimais plus que d'amitié lorsque la confidence de mon oncle est venue jeter le trouble dans mon esprit; j'ai senti malgré moi se réveiller là, dans mon cœur, d'anciennes idées.

LÉONCE.

Eh bien, alors, puisque ça se réveille...

FRÉDÉRIC.

Mais non, non, c'est impossible!

LÉONCE.

Impossible! parce que?

FRÉDÉRIC.

Parce que j'en aime une autre.

LÉONCE.

Une autre?... et de deux.

FRÉDÉRIC.

Une autre qui n'aime que moi.

LÉONCE.

Ah! bah! une maîtresse!

FRÉDÉRIC.

Oui, mon ami; et si bonne, si jolie!...

LÉONCE.

Parbleu! c'est toujours comme ça... une maîtresse, ce n'est pas comme une épouse, on choisit, je sais ce que c'est; j'ai aimé les femmes les plus gentilles de France et d'Afrique, des Bédouines charmantes; mais je n'en suis pas moins prêt à me marier au premier million qui se présentera; et toi?

FRÉDÉRIC.

Oh! moi, je l'aime.

LÉONCE.

Eh bien! qu'est-ce que ça prouve?

FRÉDÉRIC.

Elle n'aime que moi.

LÉONCE.

Tu es assez bien pour ça.

FRÉDÉRIC.

J'ai promis de l'épouser.

LÉONCE.

Hein?

FRÉDÉRIC.

J'ai promis.

LÉONCE.

Que tu es bête, va!

FRÉDÉRIC.

Mais enfin?

LÉONCE.

Mais enfin tu n'y penses pas... refuser la main de ta cousine, qui t'aime; chagriner ton oncle, qui veut te repasser son portefeuille, l'excellent homme! renoncer à ton avenir, à ta fortune, à ton bonheur, pour une amourette.

FRÉDÉRIC.

Tu en parles bien à ton aise, toi! je voudrais te voir à ma place.

LÉONCE.

A ta place, je me gênerais, ma foi! j'irais trouver la petite, et je lui dirais: Ma chère amie, je t'aime bien... tu la tutoies, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC.

Eh mais...

LÉONCE.

Oui, oui... « je t'aime bien, ma chère amie, je serai toujours le plus fidèle, le plus tendre de tes adorateurs; mais, mon petit ange, tu es trop bonne pour vouloir mon malheur; or, mon malheur serait de manquer un excellent mariage qui se présente... (*Changeant de ton.*) — Ah! mon Dieu!... qu'elle dirait alors, c'est affreux, vous êtes un monstre! — Non, répliquerais-je, je suis toujours ton ami. — Mais vous m'aviez promis, s'écrierait-elle en sanglottant, vous m'aviez promis, perfide... — Allons donc, Joséphine, ou Gertrude, ou Elise, ou Palmyre, n'importe; pas de bêtises, sois gentille, embrassons-nous, et que ça finisse!...» Là-dessus, je l'embrasserais deux fois, je lui glisserais au cou une chaîne d'or un peu lourde; et puis, votre serviteur; j'irais épouser ma cousine. Voilà comme on se conduit quand on a de l'esprit, de la politesse et du sens commun.

FRÉDÉRIC.

Mais elle, mon ami, elle...

LÉONCE.

Elle... le premier jour, elle se désolerait, elle s'arracherait les cheveux, elle menacerait de s'asphyxier; le second, elle se consolerait, et le troisième... voilà toujours comme ça finit.

FRÉDÉRIC.

Oh! jamais!... songe donc, elle a tout quitté pour me suivre.

LÉONCE.

Elle est ici?

FRÉDÉRIC.

Chut!

LÉONCE.

Ah! bah! bah! bah! conte-moi donc...

FRÉDÉRIC.

Je l'ai connue pendant mon séjour à Paris; elle travaillait dans un magasin de lingerie; je la vis, et sa grâce, sa beauté m'attiraient chaque soir près des lieux qu'elle habitait.

LÉONCE.

Oui, devant les carreaux du magasin. (*Mettant son chapeau au bout de sa canne et l'élevant en l'air.*) Et puis le signal au-dessus du rideau, je connais ça.

FRÉDÉRIC.

Je m'efforçais alors d'oublier ma cousine; j'aimais en désespéré l'autre, la nouvelle.

LÉONCE.

La lingère?

FRÉDÉRIC.

Je parvins à m'introduire auprès d'elle, elle re-

poussait mon amour, mes prières; mais elle m'aimait

LÉONCE.

Parbleu!

FRÉDÉRIC.

Et puis elle était si jeune! elle avait tant de candeur, de naïveté!...

LÉONCE.

Pauvre innocent, va!

FRÉDÉRIC.

Oh! non, ce n'était pas joué, je t'en réponds... elle avait une famille que je ne connais pas... oh! mon bonheur lui coûta bien des larmes.

LÉONCE.

Règle générale, on commence toujours par pleurer.

FRÉDÉRIC.

Bientôt tout fut découvert, on nous sépara... mais enfin la sévérité de son père la rendit à mon amour, je l'enlevai!

LÉONCE.

Bravo! un enlèvement, c'est gentil... Va donc toujours.

FRÉDÉRIC.

Ce fut alors qu'une lettre de mon oncle me rappela à Montpellier; sa fortune et sa réputation étaient en péril, du moins, on le disait; je n'hésitai pas à partir pour lui offrir mes services, pour venir à son aide; mais nous séparer encore, c'était impossible! pauvre enfant, elle pleurait, et je n'eus pas le courage de partir seul.

LÉONCE.

Voilà comme on fait des bêtises... Nous autres officiers, vois-tu, nous avons plus de fermeté, c'est tout simple, l'habitude d'aller au feu; et je comprends maintenant ton embarras, entre ta maîtresse qui t'adore, et ta cousine qui te convient.

FRÉDÉRIC.

Moi! eh! le sais-je?

AIR *de Mathias.*

Je suis effrayé des combats
Qu'il faut me livrer à moi-même;
Mais je n'abandonnerai pas
Cette enfant qui pleure et qui m'aime!
Je perds tout en quittant ces lieux,
Je le sens au fond de mon ame;
Mais je puis être malheureux,
Et je ne veux pas être infâme!

LÉONCE.

Oh! les grands mots!

FRÉDÉRIC.

Je fuirai avec elle!

LÉONCE.

Fuir! allons donc, voilà un mot qui n'est pas français; heureusement j'arrive à ton secours, j'arrangerai tout cela, je la verrai.

FRÉDÉRIC.

O ciel! y penses-tu?

LÉONCE.

Son nom? sa demeure?

FRÉDÉRIC.

Jamais! jamais, elle en mourrait.

LÉONCE.

Elle n'en mourra pas.

FRÉDÉRIC.

Je te dis que si.

LÉONCE.

Eh! je te dis que non!... que diable, j'ai de l'expérience; elles disent à la fin ce que nous disons au commencement: J'en mourrai, j'en mourrai! personne n'en meurt.

FRÉDÉRIC.

Mon oncle... silence!

SCENE X.

LES MÊMES, M. COURCELLES *.

M. COURCELLES.

Frédéric!... ah! je te cherchais pour ces papiers... Eh mais.... (*feignant de reconnaître Léonce*) c'est M. Léonce, je crois... Monsieur, je suis bien aise de vous voir... j'étais si loin de m'attendre à cette rencontre...

LÉONCE.

Monsieur... certainement... (*A part.*) Oh! comme il ment, le financier!

FRÉDÉRIC, *à part.*

Eh mais... s'il l'a vu?...

M. COURCELLES.

Pourquoi donc ne vous êtes-vous pas fait annoncer chez moi, monsieur Léonce?... ce n'est pas bien...

LÉONCE, *à part.*

Comme il s'enferre!...

M. COURCELLES.

Ah! Frédéric... il s'agit d'un compte avec le receveur-général... il demande à liquider... Voyez un peu s'il faut l'arrêter ainsi.

FRÉDÉRIC.

Permettez... je vais vérifier.

M. COURCELLES.

Oui, ici... je parapherai. (*Frédéric s'assied à la table et s'occupe du compte; M. Courcelles se rapproche de Léonce, et lui dit à demi-voix.*) Eh bien?

LÉONCE, *de même.*

Il a parlé...

M. COURCELLES, *de même.*

Vous savez?...

LÉONCE, *de même.*

Tout...

M. COURCELLES, *de même.*

Et la raison?

LÉONCE, *de même.*

Dam!... que voulez-vous?... on est jeune... le cœur est facile... et puis les circonstances... une jolie femme...

FRÉDÉRIC, *à part.*

Que lui dit-il?

M. COURCELLES, *bas.*

Chut!... (*Haut.*) Eh bien!... est-ce exact?... M. Léonce me parle de l'Afrique... de ses cam-

* Frédéric, Courcelles, Léonce.

pagnes... (*Frédéric se remet à travailler; M. Courcelles revient à Léonce.*) Il y a de l'amour sous jeu?...

LÉONCE, *bas.*

Oh!... de l'amour!...

M. COURCELLES, *bas.*

Une liaison?

LÉONCE, *bas.*

Une amourette!...

FRÉDÉRIC, *se levant avec inquiétude.*

J'ai besoin de consulter mes livres *... venez-vous?

M. COURCELLES.

Non, non... passez au bureau... je vous attends ici... je retiens M. Léonce... nous causons... affaire...

LÉONCE, *à part.*

Ah!... bien!...

FRÉDÉRIC.

Je reviens, mon oncle!

AIR: *De sommeiller encor, ma chère.*

Bas.

Ah! Léonce, je t'en supplie,
Ne lui dis pas...

LÉONCE, *de même.*

Va donc toujours.

M. COURCELLES.

Il me conte de l'Algérie,
Et ses exploits... et ses amours...
Il me parlait d'une personne...

LÉONCE, *à part.*

Gros innocent!... car c'en est un!...
J'admire le mal qu'il se donne
Pour n'avoir pas le sens commun.

Frédéric est sorti par la droite.

SCENE XI.

M. COURCELLES, LÉONCE.

M. COURCELLES.

Vous disiez donc?...

LÉONCE.

Une amourette, voilà tout... de ces choses qu'on n'avoue pas et qui n'empêchent rien... Du reste, il aime votre fille, il l'adore; mais vous concevez, des scrupules, une fausse honte... c'est bête, mais c'est délicat...

M. COURCELLES.

A la bonne heure!... Eh! mon Dieu! je fais la part de la jeunesse... mais il me faut une rupture franche, entière...

LÉONCE.

J'en réponds.

M. COURCELLES.

Je tiens à ce mariage; mais avant tout, le bonheur de ma fille...

LÉONCE.

J'en réponds, vous dis-je... et pourvu qu'elle parte, l'autre... la lingère...

M. COURCELLES.

Ah! c'est une lingère?...

LÉONCE.

Oui... c'est toujours une fleuriste... ou une lingère... ou une modiste... ou une couturière... ou une...

M. COURCELLES.

Bien!... bien!... et elle est ici... dans cette ville?...

LÉONCE.

Elle y est...

M. COURCELLES.

Et vous croyez... qu'on pourrait l'éloigner?

LÉONCE.

Parbleu!... quand je devrais l'enlever... à la baïonnette!... une expédition... c'est mon fort... je m'en charge.

M. COURCELLES.

Mais croyez-vous qu'elle consente?

LÉONCE.

Dam!... il y a des argumens d'un poids...

M. COURCELLES.

Oh! c'est égal!... je ne reculerai devant aucun sacrifice... et quinze... vingt mille francs, s'il le faut...

LÉONCE.

Parfait!...

M. COURCELLES.

Je n'y tiens pas...

LÉONCE.

Vrai?... excellent homme! (*A part.*) Ça peut servir!...

M. COURCELLES.

Et où demeure-t-elle?

LÉONCE.

Ah!... voilà... il n'a pas voulu me le dire.

M. COURCELLES.

Diable!... il faut pourtant le savoir.

SCENE XII.

LES MÊMES, OSCAR *.

OSCAR, *entrant, à lui-même.*

Bien!... bien!... j'y retournerai seul... toujours du guignon!...

M. COURCELLES.

Mon cousin! (*A Léonce.*) Mon cousin Oscar!...

OSCAR, *saluant.*

Ah! monsieur... un militaire... un brave militaire!...

LÉONCE, *à part.*

Il a l'air passablement ridicule.

OSCAR.

Monsieur... mais, oui... je crois reconnaître... j'ai vu monsieur... à Paris.

LÉONCE.

AIR *du Verre.*

Qui, moi, monsieur?...

OSCAR.

Oui, m'y voilà...
C'était chez Tortoni peut-être?

LÉONCE.

Non!...

OSCAR.

Au foyer de l'Opéra?

LÉONCE.

Non!

* Courcelles, Frédéric, Léon.

* Courcelles, Oscar, Léonce.

OSCAR.

Je suis sûr de vous connaître !

LÉONCE.

Pour moi, je ne vous vis jamais...
Votre tête m'est inconnue...
Et certes, je m'en souviendrais,
Si par hasard je l'avais vue !...

M. COURCELLES.

Monsieur revient d'Afrique.

OSCAR.

Ah ! ah !... diable !... Et monsieur vient se reposer dans notre ville de Montpellier?... je ne lui en fais pas mon compliment... une ville ennuyeuse, et des habitans qui sont laids... les hommes !...

M. COURCELLES.

Eh bien ! dis donc... je t'en remercie, toi...

OSCAR.

Ah ! pardon !... c'est que je suis furieux !... Figurez-vous qu'en vous quittant je cours à ma maison avec mon avoué, le petit Grignon... et après avoir admiré sa propreté... de ma maison, je demande si elle est visible... ma locataire... et voilà une petite soubrette, fort égrillarde, qui m'interdit la porte par un non bien sec... à moi, le maître de la maison !... ma foi, je l'embrasse... la soubrette !... et me voilà renvoyé à trois heures. C'est la première fois que la porte d'une jolie femme m'est fermée... il fallait venir à Montpellier pour ça.

LÉONCE, *à part.*

Décidément, c'est un imbécile, le cousin !

M. COURCELLES.

Tu te consoleras.

OSCAR.

Oh ! je suis tout consolé... avec ça que j'ai retrouvé là... au café... une foule de nouvelles... toute la chronique scandaleuse de la ville... je rentre dans mes fonctions de gazette vivante et parlante.

M. COURCELLES.

C'est-à-dire du plus grand bavard.

LÉONCE.

Ah ! monsieur sait tous les secrets ?...

OSCAR.

Tous... ou à peu près... et dans une heure au besoin je pourrais vous dire tous les bouquets, billets, poulets, rendez-vous, coups d'œil, coups d'épée qui se sont donnés depuis mon départ... ce qu'il y a eu d'amans heureux, de maris vexés, de femmes perdues, d'enfans trouvés... c'est prodigieux... c'est innombrable... c'est amusant.

M. COURCELLES.

Ainsi, si je voulais connaître la maîtresse de quelqu'un...

OSCAR.

Parlez, mon cousin, parlez... me voilà !... bavard et discret, je mérite un brevet d'invention pour ça.

LÉONCE.

Si l'on désirait savoir le nom et la demeure d'une jeune fille... arrivée de Paris depuis...

M. COURCELLES.

Depuis quinze jours...

LÉONCE.

Jeune...

M. COURCELLES.

Jolie...

LÉONCE.

Aimable...

M. COURCELLES.

Recevant les visites secrètes d'un jeune homme de la taille de...

LÉONCE, *vivement.*

De votre taille... vous nous diriez...

M. COURCELLES.

Son adresse... son nom ?

OSCAR.

Tiens... pourquoi pas ?

M. COURCELLES.

Je parie que non.

OSCAR.

Je parie que si.

LÉONCE.

Je parie vingt-cinq louis...

M. COURCELLES.

Que je paierai.

LÉONCE.

Que monsieur paiera.

OSCAR, *leur tendant la main.*

J'en parie cinquante.

LÉONCE.

Bon !...

M. COURCELLES.

Cela presse.

OSCAR.

Dans une heure.

LÉONCE, *voyant entrer Frédéric.*

Chut !...

Frédéric entre vivement et les examine.

OSCAR, *apercevant Frédéric.*

Bah ! est-ce que ce serait...

LÉONCE.

Eh ! non !

OSCAR.

Si fait !

M. COURCELLES.

Tais-toi donc !

SCENE XIII.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC *.

FRÉDÉRIC, *en l'observant.*

Le compte est fait; si vous voulez le signer...

M. COURCELLES.

J'y vais, mon ami... (*Lui tendant la main.*) Mon cher Frédéric !

LÉONCE, *bas à M. Courcelles.*

Votre fille Marie... revenez avec elle **.

OSCAR, *à Léonce.*

Et moi, je retourne au café, pour certains renseignemens...

LÉONCE, *bas à Oscar.*

Bien !... dépêchez-vous !

* Frédéric, Courcelles, Léonce, Oscar.

** Frédéric, Courcelles, Oscar, Léonce.

M. COURCELLES, *à Frédéric.*

Tu n'es qu'un enfant!

FRÉDÉRIC.

Monsieur...

OSCAR, *allant à Frédéric.*

Ah! nous sommes un farceur!...

FRÉDÉRIC, *vivement.*

Plaît-il?... (*M. Courcelles sort en souriant par la gauche, Oscar par le fond.*) Il a tout dit.

SCENE XIV.

FRÉDÉRIC, LÉONCE.

LÉONCE.

C'est une affaire arrangée.

FRÉDÉRIC.

Que veux-tu dire?

LÉONCE.

Je t'ai marié.

FRÉDÉRIC.

Mais...

LÉONCE.

Eh! oui, marié à une jeune et riche héritière.

FRÉDÉRIC.

C'est impossible.

LÉONCE.

C'est décidé; tout ce qu'on te demande, c'est de te laisser faire.

FRÉDÉRIC.

Mais elle? mon ami, elle!...

LÉONCE.

Marie? tu l'aimais, et au fond du cœur...

FRÉDÉRIC.

Non, l'autre...

LÉONCE.

Ah! oui... sois tranquille, elle sera contente, et toi aussi, j'ai bien fait les choses.

AIR : *Vaudeville de Jadis et aujourd'hui.*

Nous ne tiendrons pas avec elle
A quinze mille francs.

FRÉDÉRIC.

Jamais!...

LÉONCE.

Nous en mettrons vingt, et la belle
Laissera calmer ses regrets.

FRÉDÉRIC.

Il n'en sera rien, je le jure!

LÉONCE.

Pourquoi donc?... je ne suis pas fier...
Je romps souvent... et, je t'assure,
Ça ne me coûte pas si cher.

FRÉDÉRIC.

Mais c'est une indignité! trahir mon secret!

LÉONCE.

Oh! oui, fâche-toi! Tu es un ingrat, voilà tout! puisqu'on lui donne...

FRÉDÉRIC.

Elle n'acceptera rien.

LÉONCE.

Mais si elle accepte?

FRÉDÉRIC.

Si elle accepte?

LÉONCE.

Eh! oui, ces femmes-là, vois-tu, ça capitule.

FRÉDÉRIC.

Tu ne crois pas à leur vertu?

LÉONCE.

Peu.

FRÉDÉRIC.

A leur bonté?

LÉONCE.

Beaucoup... elle acceptera.

FRÉDÉRIC.

Ah! s'il était vrai... si son amour cédait à de l'or...

LÉONCE.

Essaie!

FRÉDÉRIC.

Eh bien! oui, je la verrai, j'aurai le courage de lui dire...Ah! si elle accepte, demain, demain, mon ami, je serai le mari de ma cousine.

LÉONCE.

Ce soir même.

FRÉDÉRIC.

Demain.

LÉONCE.

Ce soir! Que diable! fais les choses de bonne grâce, c'est son bonheur que je te demande, c'est le tien, c'est celui de ton oncle! j'ai répondu de toi, et tiens, tiens, voilà ta cousine. Du courage!

FRÉDÉRIC.

Adieu! adieu!

LÉONCE, *le retenant.*

Eh! non, reste. (*Courant à Marie.*) Venez, mademoiselle, venez, nous parlions de vous.

SCENE XV.

LES MÊMES, MARIE, *puis* M. COURCELLES *et* OSCAR*.

MARIE.

De moi, monsieur?

LÉONCE.

Eh! oui, c'est ce cher Frédéric qui me parlait de son bonheur, de son amour...

FRÉDÉRIC, *bas.*

Oh! de grâce...

LÉONCE.

Voyez, voyez son trouble, comme il rougit! (*Bas.*) Va donc! va donc!

MARIE**.

Mon Dieu! mon cousin, vous m'aimez, je vous crois, j'en suis heureuse, mais c'est à moi qu'il faut le dire.

LÉONCE, *poussant Frédéric.*

Assurément.

M. Courcelles entre, et s'arrête pour écouter en silence sur un geste de Léonce.

FRÉDÉRIC.

Oui, Marie, ce mariage fut le rêve de ma jeunesse, tu le sais... autrefois il eût comblé mes vœux, comme aujourd'hui sans doute.

* Frédéric, Léonce, Marie.

** Léonce, Frédéric, Marie.

LÉONCE, *bas.*

Bien ! bien !

FRÉDÉRIC.

Et si je ne suis pas venu te remercier à genoux d'un choix dont je devais être fier, c'est que la surprise et des raisons...

LÉONCE.

Oui, oui, la timidité...

MARIE.

La timidité ! et moi qui l'oubliais.

M. COURCELLES *.

Bravo ! je vois qu'on s'entend ici, et j'en suis bien aise.

MARIE, *se jetant dans ses bras.*

Mon père !

OSCAR, *entrant vivement* **.

Me voilà ! grande nouvelle ! le déjeûner est servi. (*Bas à Léonce et à M. Courcelles.*) J'ai gagné...

M. COURCELLES, *de même.*

Comment ? cette jeune fille...

OSCAR, *de même.*

Je suis sur ses traces.

LÉONCE, *de même.*

Vous êtes malin.

* Léonce, Frédéric, Courcelles, Marie.

** Frédéric, Léonce, Oscar, Courcelles. Marie.

OSCAR.

J'arrive de Paris.

ENSEMBLE.

AIR *du Domino noir.*

Allons, qu'en ces lieux la gaîté brille,
Et que tous les cœurs soient au plaisir!
Car c'est une fête de famille
Qui va tous ici nous réunir.

La musique continue sur les paroles de Léonce.

LÉONCE*.

Eh bien ! mon cher Frédéric, le bras à mademoiselle, à ta fiancée ! (*Bas.*) Souris, sois aimable. (*Haut.*) Je t'en fais mon compliment. (*A Marie.*) On n'est pas plus jolie. (*A part.*) Enlevé! (*A M. Courcelles, bas.*) Aujourd'hui le contrat, la soirée, ne changeons rien. (*A Oscar, bas.*) Le pari tient jusqu'à trois heures. (*Haut.*) Et maintenant, de la gaîté, un air de fête et de bonheur, je porte un toast aux mariés !

FRÉDÉRIC, *à part.*

Pauvre Mathilde !

REPRISE DU CHOEUR.

Et vite, que la gaîté brille, etc.

* Pendant cette phrase, Léonce va successivement près des personnes auxquelles il s'adresse, et finit par tenir le milieu de la scène.

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente un petit salon chez Mathilde; porte au fond; portes latérales.

SCENE PREMIÈRE.

MATHILDE, ÉLISA*.

Au lever du rideau, Mathilde est assise et tient une broderie ; Élisa entre vivement ; Mathilde se lève.

ÉLISA.

Ah ! mademoiselle ! mademoiselle !

MATHILDE.

Élisa, qu'est-ce ? qui peut t'effrayer ainsi ?

ÉLISA.

Ah ! pardon, mademoiselle, je n'en puis plus... donnez-moi un verre de quelque chose, avec beaucoup de fleur d'oranger.

MATHILDE.

Explique-toi donc.

ÉLISA.

Eh ! mais c'est un jeune homme qui m'a poursuivie.

MATHILDE.

Oh ! comme tu es émue !

ÉLISA.

Je suis essoufflée, voilà tout ! c'est près du Cours qu'il m'a aperçue. Il a dit : « Ah ! » et il s'est mis à courir ; moi, j'ai crié : « Oh ! » et je me suis bravement jetée dans la petite rue qui mène à notre maison sous le rempart, mais je croyais toujours l'entendre sur mes pas. (*Riant.*) J'en tremble encore.

* Elisa, Mathilde.

MATHILDE.

Tu as eu peur ?

ÉLISA.

Je n'ai pas peur d'un homme ordinairement; mais sur la brune... écoutez donc...

MATHILDE.

Quelle intention pouvait-il avoir en te poursuivant ainsi ?

ÉLISA.

Dam ! on ne sait pas, ces messieurs ont des intentions si drôles, dès qu'ils aperçoivent une petite tournure élégante, un petit pied bien fait, un petit bras gentil, et comme j'ai tout ça...

MATHILDE.

Folle, va !

AIR : *Vaudeville de l'Étude.*

Cet homme qui t'a poursuivie,
Tu ne l'as pas vu ?

ÉLISA.

Non, vraiment ;
Et pourtant j'avais bien envie
De me retourner un moment.
Oui, quelquefois on s'y hasarde,
Pour qu'il soit au moins décidé,
Si ce monsieur qui vous regarde
Vaut la pein' d'être regardé.

Mais il y avait trop de danger; et puis, jugez donc, moi qui ne connais personne à Montpellier,

Je n'avais peur que d'une chose, c'est que M. Frédéric vint à passer ; ç'eût été une querelle, bien sûr.

MATHILDE.

Ah ! ne dis pas cela, rien que cette idée me fait un mal ! Frédéric se quereller, se battre !

ÉLISA.

Tiens ! pourquoi pas ! quand on insulte une femme !... Oh ! Dieu ! un homme qui ne se battrait pas n'aurait pas mon estime.

MATHILDE.

Heureusement, il n'était pas là.

ÉLISA.

Et je ne comptais pas sur un autre, car c'est notre seul cavalier, seul et unique ! et encore il nous néglige, on ne le voit plus, nous vivons comme deux religieuses dans cette vilaine maison où je m'ennuie !... Oh ! je n'aurais jamais pu vivre dans un couvent.

MATHILDE, *remontant.*

Silence ! je crois que c'est lui.*

ÉLISA, *écoutant.*

Non, non, on n'a pas sonné. Brigitte, n'ouvre pas ! Dites donc, mademoiselle, est-ce que vous vous amusez à Montpellier, vous ? je commence fièrement à regretter Paris, j'en étouffe.

MATHILDE.

Et pourquoi ? tu es sans famille, tu n'as abandonné personne.

ÉLISA.

Comment, personne, mademoiselle ! et Gabriel Dufour, mon petit blond, vous savez ? il m'aimait tant ! quand je pense que si j'avais eu dix mille francs de dot, je l'aurais eu pour époux ! Faut-il que son père soit avare, de marchander une femme comme ça ! Pauvre Gabriel ! j'avais le cœur gros en m'éloignant de lui, au lieu que vous, mademoiselle, vous partiez avec celui qui vous aime ! c'est que c'est bien différent.

MATHILDE.

Oui, et lui aussi, il m'aimait, il m'aime encore, mais laissons cela, il va venir, plus de larmes !

AIR : *Vaudeville de l'Héritière.*

Qu'en ces lieux, avec ma tendresse,
Il ne trouve que la gaîté !...
Malheur à celle qui sans cesse
Présente un visage attristé !
Et voilà quels torts sont les nôtres !...
Car un amant, car un mari,
Cherche le bonheur chez les autres,
S'il ne le trouve plus chez lui.

ÉLISA.

Oh ! ça, c'est vrai.

MATHILDE.

Je n'ai pas l'air d'avoir pleuré, n'est-ce pas ?

ÉLISA.

Pleuré ! pleuré ! eh bien ! il ne manquerait plus que ça pour nous amuser tout-à-fait !

MATHILDE.

Mais il ne vient pas ! et pas un mot de lui !

ÉLISA.

Un mot ! attendez donc, j'en ai un là dans ma poche, j'étais si troublée, j'oubliais.

* Mathilde, Elisa.

MATHILDE.

Une lettre ! donne, donne.

ÉLISA.

La voilà ! Brigitte venait de la recevoir.

MATHILDE, *gaîment.*

De lui ! de Frédéric !

Elle la baise.

ÉLISA.

Est-il bête de ne pas venir recevoir ce baiser-là lui-même.

MATHILDE, *lisant.*

« Je n'irai te voir qu'un peu tard aujourd'hui ;
» le propriétaire de la maison que tu habites
» vient d'arriver ici, défie-toi de sa visite ; il nous
» perdrait, c'est un bavard. »

ÉLISA, *écoutant.*

Brigitte ouvre ! oh ! pour le coup, c'est M. Frédéric.

MATHILDE, *courant à la porte.*

Frédéric ! (*Oscar paraît.*) Ah !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, OSCAR *.

OSCAR, *à la cantonnade.*

Eh oui, petite, Oscar Gibaud...

ÉLISA.

Oh ! quelle face !

OSCAR.

Propriétaire.

MATHILDE.

Ciel !

ÉLISA, *avec empressement.*

Le propriétaire** ! asseyez-vous donc, monsieur, s'il vous plaît !

MATHILDE, *bas à Elisa en la retenant.*

Mais non ! il faut le renvoyer.

OSCAR.

Pardon, belle dame, je vous dérange peut-être ***.

MATHILDE.

Mais, monsieur, je ne vous cacherai pas que...

OSCAR.

Vous êtes trop bonne... (*A part.*) Elle est fort bien ! elle a une foule de détails délicieux.

ÉLISA, *à part.*

Il est laid comme sa maison.

MATHILDE, *faisant signe à Elisa.*

Mon Dieu, monsieur, je suis désolée ; mais j'allais sortir !

ÉLISA, *vivement.*

Oui, nous allions sortir.

OSCAR.

Pardon si je tiens à l'honneur, c'est-à-dire au plaisir de vous arrêter un instant... mais, arrivé ce matin de Paris.

ÉLISA, *de même.*

Ah ! monsieur arrive de Paris ?

* Mathilde, Oscar, Elisa.
** Elisa, Mathilde, Oscar.
*** Mathilde, Oscar, Elisa.

OSCAR.

Oui, petite... (*A part.*) Est-ce qu'elle ne s'en ira pas, celle-là?... (*Haut.*) Arrivé de Paris, où j'étais lancé dans la société la plus étourdissante de jeunes fashionables et de jolies femmes, je m'estime heureux de rencontrer à Montpellier quelque chose qui me fasse retrouver ce que j'ai quitté.

ÉLISA, *à part.*

C'est très-gentil.

OSCAR.

On m'a dit que j'avais une locataire charmante, et, avec mon esprit ordinaire, je me suis dit : Allons la voir!

MATHILDE, *avec impatience.*

Monsieur...

OSCAR.

Oh! un propriétaire.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

C'est un droit que je réclame!
Je veux que dans ma maison
Chacun soit content, madame,
J'y puis venir sans façon,
Parler à ma locataire!...

ÉLISA, *à part.*

Au risque de l'ennuyer!

OSCAR, *souriant.*

Ça rentre dans le loyer!...

ÉLISA, *à part.*

Alors, c'est l' propriétaire
Qui devrait nous le payer!...

OSCAR.

Je viens me mettre à vos ordres, je reviendrai souvent pour cela.

MATHILDE.

Vous êtes trop bon.

ÉLISA.

D'abord il fume partout.

MATHILDE.

Elisa!

OSCAR, *à part.*

Elle est insupportable!... (*A Mathilde.*) Et puis, je vous parlerai de Paris, vous ne connaissez peut-être pas Paris?

MATHILDE.

Si fait, monsieur; mais de grâce...

OSCAR.

Vous l'avez habité?

ÉLISA.

Oui, monsieur.

OSCAR *pose sa canne et son chapeau.*

Oh! alors, nous voilà en pays de connaissance, je connais tout le monde à Paris.

MATHILDE, *à part.*

Il s'installe?

ÉLISA.

Ah bon, ça se trouve bien.

OSCAR.

Hein?

ÉLISA.

C'est qu'alors monsieur connaît peut-être...

OSCAR.

C'est très-probable.

ÉLISA.

M. Dufour.

OSCAR.

Certainement.

ÉLISA.

Vous le connaissez?

OSCAR.

Parbleu! Georges Dufour.

ÉLISA.

Non, M. Gabriel Dufour.

OSCAR.

Fils d'un banquier.

ÉLISA.

Eh non, garçon tailleur.

OSCAR, *riant.*

Garçon tailleur! ah! ah!... je crois, Dieu me pardonne, que la petite se moque de moi.

MATHILDE.

Permettez?

OSCAR.

Pour qui me prend-elle donc?

ÉLISA.

Tiens! mais il est gentil, Gabriel, et si j'avais eu dix mille francs...

OSCAR.

Eh bien, après?

MATHILDE *.

Élisa! c'est bien, monsieur n'est pas venu ici pour entendre vos secrets; il est pressé sans doute, comme moi-même, et je vais...

Elle fait un mouvement pour le reconduire.

OSCAR.

Mais non, mais non!... au contraire, et à moins que madame n'attende quelqu'un.

MATHILDE, *vivement.*

Moi, monsieur, je ne connais personne dans cette ville.

OSCAR.

Personne?

ÉLISA.

Absolument personne!... (*A part.*) Voilà mentir.

OSCAR.

Ah!... (*A part.*) Diable!...

MATHILDE, *à part.*

Il ne s'en ira pas.

OSCAR.

Cela se trouve mal!... et moi, qui attendais de madame des renseignemens sur quelqu'un de Paris, comme elle, M. Frédéric...

ÉLISA.

M. Frédéric!

MATHILDE, *l'interrompant.*

M. Frédéric!... je ne connais pas.

OSCAR.

En vérité?... (*A Elisa.*) Mais, mademoiselle...

ÉLISA, *changeant de ton.*

Frédéric? qu'est-ce que c'est que ça?

OSCAR.

Ça, c'est le neveu de mon cousin.

ÉLISA.

Ah! votre cousin?

* Oscar, Mathilde, Elisa.

OSCAR.

Oh ! c'est d'un autre côté, et je le vois chez lui, chez M. Courcelles.

ÉLISA.

Le banquier?

OSCAR, *vivement.*

Ah! vous connaissez mon cousin?

MATHILDE.

Mais non, monsieur, non!

ÉLISA, *se reprenant.*

Dam! qui est-ce qui ne connaît pas un banquier? nous avons justement à toucher.

Mathilde lui fait signe de se taire.

OSCAR, *les observant.*

Chez lui! alors prenez un autre jour que celui-ci, car le mariage de sa fille...

ÉLISA.

Ah! sa fille.

MATHILDE.

Elle se marie?

OSCAR, *à part.*

Ça lui fait quelque chose... (*Haut.*) Sans doute, et M. Frédéric aurait pu vous apprendre...

MATHILDE, *se remettant.*

Mais encore une fois, monsieur, je ne connais personne ici, et je serais désolée de vous retenir plus long-temps.

ÉLISA.

D'autant plus que monsieur me paraît beaucoup mieux placé que nous pour avoir des renseignemens sur... ce Frédéric.

OSCAR.

Vous croyez? il me semblait...

MATHILDE.

Je ne le connais pas, monsieur, et je suis obligée de rentrer *...

Elle salue et s'éloigne.

ÉLISA, *tenant le chapeau et la canne d'Oscar.*

Voici votre chapeau, votre canne, et monsieur va...

OSCAR, *à part.*

Tiens! tiens!... est-ce que je me serais trompé? (*Haut.*) Pardon, belle dame, je vous reverrai, je suis si touché de l'accueil bienveillant que j'ai reçu de vous...

ÉLISA.

Oh! monsieur, il n'y a pas de quoi, ce sera toujours comme ça.

MATHILDE, *rentrant à droite.*

Monsieur.

OSCAR, *allant pour sortir.*

J'ai bien l'honneur...

SCENE III.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *en dehors.*

C'est bien! si Mathilde...

OSCAR.

Cette voix!

MATHILDE, *s'arrêtant.*

Ciel!

* Mathilde, Oscar, Elisa.

ÉLISA.

C'est lui!

FRÉDÉRIC, *entrant* *.

Je n'ai qu'un instant, et je viens...

OSCAR.

M. Frédéric!

FRÉDÉRIC.

Oscar!

ENSEMBLE.

AIR *de la Lectrice.*

Rencontre funeste!
Maudit indiscret!
C'est, tout me l'atteste,
Un piége secret!

OSCAR.

Je comprends le reste;
En vain on se tait...
C'est, tout me l'atteste,
Un roman secret.

MATHILDE *et* ÉLISA.

Rencontre funeste!
Quand il s'en allait!
Il a, tout l'atteste,
Surpris { mon / notre } secret!

ÉLISA.

Maudite figure!

OSCAR.

Ah! bah! vous ici!...

A part.

J'ai de l'aventure
Gagné mon pari!

La musique continue à l'orchestre seulement.

FRÉDÉRIC, *à mi-voix.*

Monsieur, ma présence en ces lieux est peut-être un secret qu'il m'importe de cacher, et ce secret, vous le garderez.

OSCAR.

Permettez!

FRÉDÉRIC, *bas.*

Ou vous êtes mort...

OSCAR.

Mort!

MATHILDE, *passant vivement entre Oscar et Frédéric.*

Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il?

FRÉDÉRIC.

Rien, rien, madame.

OSCAR.

Oh! mon Dieu! rien du tout!... (*A part.*) Tiens, et mon pari! (*Haut.*) Belle dame, (*l'imitant*) je ne connais personne! absolument personne!... (*Sur un mouvement de Frédéric.*) J'ai bien l'honneur...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

Rencontre funeste, etc.

OSCAR.

Je comprends le reste, etc.

MATHILDE *et* ÉLISA.

Rencontre funeste, etc.

OSCAR, *à Elisa en sortant.*

Adieu petite, adieu.

ÉLISA.

Allons donc!

Elle le suit dehors et ferme la porte sur lui.

MATHILDE.

Enfin il est parti!

* Mathilde, Oscar, Frédéric, Elisa.

FRÉDÉRIC.

Cet homme te parlait de moi.

MATHILDE.

Je refusais de l'entendre, je rentrais... (*Elisa rentre.*) Ah!... je croyais que c'était lui.

ÉLISA.

Soyez tranquille! Brigitte ne le recevra plus.

Elle rentre à droite.

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, MATHILDE.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Allons! voilà une circonstance qui doit presser encore ma rupture.

MATHILDE, *qui s'est rapprochée de lui*.*

Eh bien, que dites vous, monsieur? vous ne me regardez pas? vous ne me dites rien?

FRÉDÉRIC.

Oh! pardon... c'est que la présence de cet homme... m'a troublé... je m'attendais si peu...

MATHILDE.

C'est comme moi, je ne le connaissais pas... mais c'est mon propriétaire... il a cru me devoir une visite.

FRÉDÉRIC.

Sans doute; il n'avait pas d'autre motif; mais il est si léger... si indiscret...

MATHILDE.

Eh! que t'importe!... que peut-il dire?

FRÉDÉRIC.

Eh mais... qu'il m'a vu ici... chez toi... et des suppositions...

MATHILDE.

Que peut-on supposer qui te donne de l'inquiétude?... que tu m'aimes; mais j'en suis fière, je ne le cache pas... je voudrais le dire à tout le monde!... que je t'aime... Eh! mais, est-ce qu'il n'y a pas dans ce mot-là... quelque chose qui te console de tout, comme moi?

FRÉDÉRIC.

Sans doute!... mais...

MATHILDE.

Mais pourquoi donc cet air triste, inquiet, lorsqu'on est heureux? Et d'ailleurs ce secret que tu veux garder, ne faut-il pas qu'il soit connu quelque jour... et que saura-t-on alors?... que nous sommes liés l'un à l'autre par des sermens que rien ne peut rompre... rien, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC.

Et tu serais compromise, toi... livrée aux propos, aux sarcasmes d'une petite ville!

MATHILDE.

Je n'y pense pas.

FRÉDÉRIC.

J'y pense, moi!... j'ai eu tort de te permettre de me suivre; il fallait avoir plus d'empire sur moi, dans ton propre intérêt, et ne pas souffrir un sacrifice...

MATHILDE.

Qui m'enchaînait à toi pour toujours.

* Mathilde, Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Eh! t'eussé-je moins aimée... de loin?

MATHILDE.

De loin!... oh! c'est la première fois que tu me parles ainsi!... de loin!

FRÉDÉRIC.

Je veux dire que mon amour résisterait même à l'absence, et que si la crainte de te compromettre me forçait à t'éloigner d'ici... de cette ville... pour quelque temps...

MATHILDE.

M'éloigner, moi!... te quitter, ne plus te voir!... oh! tu veux donc me faire mourir?

FRÉDÉRIC.

Mathilde!... (*A part.*) Et le moyen d'avoir ce courage-là?

MATHILDE.

M'éloigner!...

FRÉDÉRIC.

Exposée aux regards des indiscrets.... ce M. Oscar, par exemple... que venait-il faire ici?...

MATHILDE.

Voir sa locataire... ou plutôt sa maison.

FRÉDÉRIC.

Rien de plus?

MATHILDE.

Que veux-tu dire?

FRÉDÉRIC.

Il n'a pas cherché à te faire trahir ton secret... le mien?

MATHILDE.

Non, je ne crois pas; il m'a parlé de ton oncle, de ta cousine.

FRÉDÉRIC, *l'observant.*

De ma cousine?... ah! tu vois bien...

MATHILDE.

Oui, de ta cousine... il m'a dit qu'elle se mariait.

FRÉDÉRIC, *de même.*

Il ne t'a pas nommé le mari?

MATHILDE.

Le mari?

FRÉDÉRIC.

Il ne t'a pas parlé de moi?

MATHILDE.

De toi?

FRÉDÉRIC.

Qui sait?... une supposition, pour forcer ton émotion à te trahir.

MATHILDE.

Tu crois?

FRÉDÉRIC.

Car enfin, s'il t'eût dit que c'était moi... qui épousais ma cousine?

MATHILDE.

Toi!... ta cousine!... oh! non.

FRÉDÉRIC.

Mais enfin, s'il te l'eût dit?

MATHILDE, *avec candeur.*

Je ne l'aurais pas cru.

FRÉDÉRIC.

Et cependant, il aurait pu te dire que je suis

d'un âge à penser à m'établir... que mes amis, tous ceux qui m'aiment, doivent eux-mêmes m'y inviter.

MATHILDE.

Je ne l'aurais pas cru.

FRÉDÉRIC.

Il aurait pu te dire que mon oncle a des droits sur moi, sur ma liberté... et que s'il exigeait pour des raisons de famille...

MATHILDE.

Je ne l'aurais pas cru... non, non... ton intérêt, ta fortune, la volonté de ton oncle... qu'est-ce donc auprès de tes sermens, de mon amour?... Oh! non, je ne l'aurais pas cru... car enfin tu m'aimes... tu es à moi! j'ai tout quitté pour te suivre, pour t'aimer... j'avais un père, une famille aussi, dont je ne te parle jamais... une fortune peut-être qu'un mariage allait me donner... j'ai tout laissé pour toi... j'ai bravé des colères qui seraient terribles!... Et maintenant, pauvre fille, sans ami que toi, sans soutien que toi... tu me punirais de t'avoir aimé!... tu m'abandonnerais pour une autre!... oh! non, non... c'est impossible; ce piége était trop grossier... le mensonge trop maladroit!... je ne l'aurais pas cru.

FRÉDÉRIC.

Mais toi, Mathilde... si l'on voulait nous séparer; si l'on te rappelait tes devoirs oubliés, ton honneur compromis? si pour ce sacrifice des offres séduisantes...

MATHILDE.

Oh! tais-toi!... ne parle pas ainsi... Tiens, moi qui t'attendais pour retrouver du calme, de la gaîté... voilà que tu me fais venir des larmes dans les yeux.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Jamais... je n'aurai jamais ce courage-là!

MATHILDE.

Oh! je suis tranquille!... Voici l'instant où nous sortons ensemble tous les soirs... je m'échappe de ma prison, et dans l'ombre, appuyée sur ton bras, je me sens heureuse; je ne sors jamais qu'avec toi... jamais dans le jour... et cependant, tu ne te fâcheras pas : ce matin, je suis sortie... attends-moi... Ce M. Oscar est venu suspendre ma toilette, et j'y tiens beaucoup pour toi.

FRÉDÉRIC.

Ta toilette... à quoi bon?... remettons à demain...

MATHILDE.

Non pas! non pas!...

Elle va pour sortir.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Et mon oncle qui m'attend!

Il s'assied.

MATHILDE, *revenant.*

Toi, me quitter!... ne plus m'aimer!... oh! je ne l'aurais pas cru.

Elle l'embrasse et sort vivement.

SCENE V.

FRÉDÉRIC, *seul.*

Oh! jamais! jamais!... tant d'amour, d'ingénuité, d'abandon... ne l'auraient conduite qu'à sa perte!... Cette enfant que j'ai arrachée aux joies, aux espérances de sa famille, je ne l'aurais séduite, entraînée que pour l'abandonner lâchement!... oh! non, non, ce serait affreux!... je reste ici... je vais écrire.

Il va à une table.

SCENE VI.

FRÉDÉRIC, LÉONCE.

LÉONCE, *à la cantonnade.*

Eh! non, que diable!... je veux entrer!... j'entrerai! (*Regardant à droite.*) Je ne me trompe pas... au premier... à droite... une croisée...

FRÉDÉRIC, *se retournant.*

Qu'est-ce?

LÉONCE, *l'apercevant.*

Eh mais...

FRÉDÉRIC.

Léonce!...

LÉONCE.

Que diable fais-tu ici?

FRÉDÉRIC.

Et toi-même?

LÉONCE.

Je cherche la maîtresse du logis.

FRÉDÉRIC.

Tu la connais?

LÉONCE.

Immensément!

FRÉDÉRIC.

Toi?...

LÉONCE.

Une grisette que j'ai laissée à Paris, et que je retrouve à Montpellier. Ah! ah! ah! mon Dieu? qu'as-tu donc? comme tu es pâle!

FRÉDÉRIC.

Rien, rien; tu la connais, dis-tu?

LÉONCE.

Mais toi-même... Ah! j'y suis, j'y suis! (*Riant.*) Cette jeune fille enlevée, cette vertu...

FRÉDÉRIC.

Silence! explique-toi! es-tu bien sûr?

LÉONCE.

Parbleu! figure-toi qu'en sortant de mon hôtel, je crois reconnaître un profil qui détournait la rue à gauche, c'était bien elle, une jeune fille que j'avais connue autrefois, comme j'ai eu l'avantage de te le dire, rue aux Ours, magasin de lingerie magnifique, où l'on trouvait un assortiment complet de jolies choses et de jolies filles; mais une réputation de vertu, ah!...

FRÉDÉRIC.

Oui, oui, c'est bien cela!

LÉONCE.

Ma famille était près de là. La petite en question venait quelquefois nous voir dans le jour; je lui rendais ses visites à d'autres heures, toujours à cause de sa vertu.

FRÉDÉRIC.

Oh ! mon Dieu ! et c'est elle que tu as vue ? En effet, elle est sortie : elle me le disait là, tout-à-l'heure.

LÉONCE.

Je veux la suivre, elle disparaît ; je hâte le pas, je retrouve ses traces, je la suis ; je tente de me faire entendre, on retourne la tête de l'autre côté : autre profil ; c'était bien elle, parbleu ! je ne me trompais pas ; enfin, je croyais l'atteindre, quand tout-à-coup, près de cette maison, elle prend une allée où je la perds de nouveau, mais tout-à-fait ; et depuis une heure je rôdais les mains dans mes poches, le cœur impatient, le nez en l'air, sans pouvoir la retrouver, quand tout-à-coup, à l'instant même, je viens de l'apercevoir ici, au premier, à une fenêtre, je l'ai vue, et cette fois, de face !

FRÉDÉRIC.

Et c'est toujours elle ?

LÉONCE.

Je parierais ma croix !

FRÉDÉRIC.

Et tu l'as connue ?

LÉONCE.

Si je l'ai... à telles enseignes, qu'elle a pleuré prodigieusement quand je suis parti... la femme pleure beaucoup.

FRÉDÉRIC.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Il se pourrait !... c'était bien elle !
Mon sang s'est glacé dans mon cœur !...

LÉONCE.

C'est juste !... à ma place fidèle,
C'est toi qui charmais sa douleur !
Tu la consolais !... quelles chances !...
Oh ! je ne t'en veux pas !... merci !
C'est dans les grandes circonstances
Que l'on reconnaît un ami !

FRÉDÉRIC.

Quoi ! si douce, si naïve... quand je crois à son amour, à son premier amour !

LÉONCE.

Ah ! bah ! elle t'a dit... Ah ! ah ! ah ! moi aussi, elle m'a dit que c'était le premier ; mais, pas si bête que toi, je les connais, ces petites filles ! ah ! ah ! ah ! ce pauvre Frédéric ! (*Frédéric cache sa tête dans ses mains.*) Eh bien ! eh bien ! tu vas te désoler, je crois. Allons donc, il faut être philosophe comme un mari : j'en ai bien vu d'autres !

FRÉDÉRIC.

C'est qu'aussi c'est indigne ! moi qui me reprochais de l'avoir aimée, de l'avoir perdue, et tout-à-l'heure encore, je l'écoutais avec émotion, je ne lui parlais qu'en tremblant, je n'osais provoquer une rupture ?

LÉONCE.

C'est juste ! tu avais des scrupules, tu doutais qu'elle acceptât ; bon enfant, va !

FRÉDÉRIC.

Mais comment croire aussi à tant de fausseté ! moi, lui offrir de l'or, lui dire : Rendez-moi ma liberté, à ce prix, je vous rends votre amour, quand elle me disait avec tant de candeur : « *Je ne l'aurais pas cru.* »

LÉONCE.

Connu ! connu ! mais il faut que je la voie, que je lui parle, que je lui demande des nouvelles de mon Paris, à moi : il y a deux mois que je n'en ai reçu. Et tiens, si tu veux venir avec moi, je vais arranger l'affaire*.

FRÉDÉRIC.

Oui, et je vais l'écraser de mon mépris, de mes reproches ; je vais lui dire...

LÉONCE.

Ah bien ! non ! ah bien ! non ! si tu vas faire une scène, du drame moderne, je n'en suis plus ! je ne suis pas pour le tragique, moi ! avec ça que tu ne m'as pas l'air trop solide ! et puis, les reproches, les larmes, c'est bête ! laisse-moi plutôt... en ma qualité d'ancienne connaissance, je vais lui offrir...

FRÉDÉRIC.

Elle n'acceptera rien ! oh ! non !

LÉONCE.

Elle ! ah bien oui ! elle n'est pas fille à refuser ! J'entends quelqu'un : c'est elle sans doute ; va-t'en, va-t'en ! Laisse-moi ; on t'attend chez ton oncle ; je t'y rejoindrai.

FRÉDÉRIC.

Oui ; et si elle accepte, si elle accepte, alors, tout est fini !

ENSEMBLE.

AIR *du comte Ory.*

Oui, mon cœur désormais
Aura plus de courage !...
Sans amour, sans regrets
Je la fuis pour jamais !...

LÉONCE.

Allons donc ! désormais
Montre plus de courage !
Etouffe tes regrets,
Et fuis-la pour jamais.

Frédéric sort.

LÉONCE.

Pauvre garçon ! est-il candide ! il croit à la vertu de ces demoiselles ! Ah ! ah ! ah ! il a pour les femmes une estime chevaleresque dont je me prive heureusement.

SCENE VII.

LÉONCE, ÉLISA**.

ÉLISA, *entrant vivement.*

Je vais lui dire que vous êtes prête. Oh !

LÉONCE.

C'est elle !

ÉLISA, *tremblante et immobile.*

Monsieur...

ÉÉONCE, *courant la prendre dans ses bras.*

Mais regarde-moi donc bien, et reconnais...

ÉLISA, *de même.*

Monsieur Léonce.

* Léonce, Frédéric.
** Elisa, Léonce.

LÉONCE, *l'embrassant.*

Eh! oui, comment ça va-t-il? bien! et moi aussi. (*Il l'embrasse une seconde fois.*) Merci.

ÉLISA.

Allez toujours, j'ai perdu la force, je n'y suis plus, je n'y vois plus!

LÉONCE.

Ah! bah! reviens à toi, je ne t'en veux pas!

ÉLISA.

Vrai, vous ne m'en voulez pas, monsieur Léonce?

LÉONCE.

Dis Léonce, et que tout ça finisse.

ÉLISA.

Vous ici! vous?

LÉONCE.

Eh bien! quoi! te voilà à moitié morte! rassure-toi, je sais tout.

ÉLISA.

Tout!

LÉONCE.

Je ne t'en veux pas pour ça; Frédéric est mon ami; et puisque tu l'aimes, que vous vous aimez...

ÉLISA.

Mais non, mais non, ce n'est pas moi.

LÉONCE.

Eh! qui donc?

ÉLISA.

Vous ne savez donc pas...

LÉONCE.

Celle qu'il aime, qu'il a enlevée...

ÉLISA, *l'entraînant vers le fond.*

Oh! allez-vous-en, ne restez pas ici!

SCENE VIII.

LES MÊMES, MATHILDE*.

MATHILDE.

Me voilà, me voilà! ne t'impatiente pas!

LÉONCE.

Ciel!

MATHILDE.

Ah!

LÉONCE, *avec surprise.*

Ma sœur!

ÉLISA, *se jetant vers elle pour la faire sortir.*

Mademoiselle, sortez!

Mathilde demeure attérée.

LÉONCE, *avec inquiétude.*

Ma sœur!

ÉLISA, *revenant à Léonce.*

Monsieur Léonce...

LÉONCE, *avec fureur.*

Ma sœur!

Il veut faire un mouvement vers elle, il s'arrête. Elisa s'approche de Mathilde comme pour la soutenir.

MATHILDE, *d'une voix étouffée.*

Va-t'en! va-t'en!

ÉLISA, *sortant.*

O mon Dieu!

Elle entre à droite.

* Mathilde, Elisa, Léonce.

SCENE IX.

MATHILDE, LÉONCE.

LÉONCE, *cherchant à douter.*

Ma sœur! ici! toi! oh! non, non, c'est impossible!

MATHILDE.

Grâce! mon frère! grâce! pour moi, pour Frédéric.

LÉONCE.

Frédéric! Oh! c'est donc vrai; je ne rêve pas: non! oh! je voudrais me tromper en vain! Sa maîtresse! oh! oh! mon Dieu!

Il tombe assis.

MATHILDE.

Oui, je suis coupable; je le sens près de toi!

LÉONCE.

Malheureuse! et ma mère! ma pauvre mère!

MATHILDE, *le regardant avec surprise.*

Ta mère!

LÉONCE.

Moi qui étais heureux de ce second mariage qui m'avait donné une sœur, une sœur perdue, déshonorée!

MATHILDE.

Oh! ne le crois pas, mon frère! Frédéric m'a juré... c'est M. Frédéric...

LÉONCE.

Oui, oui, je le connais.

MATHILDE.

Tu le connais! mais alors... Oh! mon nom l'a trompé.

LÉONCE.

Mais par quelle ruse infernale, par quelle séduction... toi, si jeune, si pure!

MATHILDE.

Oh! Léonce, il m'aimait tant! J'ai résisté longtemps à son amour, à ses prières; mais j'étais seule, loin de ma mère, et il était toujours là, si bon, si tendre pour moi, et si malheureux de cette indifférence que j'affectais, mais qui n'était pas au fond de mon cœur: car son amour était partagé qu'il l'ignorait encore. Je sentis le danger, mon frère, je voulus fuir de ce magasin où l'on m'avait placée, retourner près de notre mère; mon père s'y opposa: il est si sévère, si inflexible, si dur! et cependant c'est mon père, à moi. J'obéis! je restai, et quelques mois après, quand ma mère voulut enfin m'interroger sur des chagrins que je lui cachais, mais qu'elle avait devinés, il n'était plus temps! j'étais perdue.

Sur ces derniers mots, elle tombe à genoux.

LÉONCE.

Mais ma mère! ma mère!

MATHILDE.

Elle était en proie alors à cette maladie qui devait nous la ravir!

LÉONCE.

Ciel!

MATHILDE.

Le chagrin hâta la fin de ses jours!

LÉONCE, *se levant.*

Ma mère!

MATHILDE, *se jetant dans ses bras.*

Mais en mourant elle m'a pardonné.

LÉONCE, *la repoussant.*

Laissez-moi, laissez-moi!

MATHILDE.

Ne me repousse pas!

LÉONCE.

Morte! et c'est toi...

MATHILDE.

Elle m'a pardonné!

LÉONCE.

Et moi, je te hais! je te maud...

MATHILDE, *s'attachant à lui.*

Mon frère! oh! non, non*!

LÉONCE.

Morte! quand j'accourais près d'elle, quand je comptais les jours, les heures qui me séparaient de ma mère, je ne devais plus la revoir, ma mère! Je n'avais que deux personnes qui me fissent aimer la France, deux femmes vers lesquelles je sentais mon ame s'envoler avec délices: ma mère et ma sœur; et elles étaient mortes pour moi, mortes toutes les deux!

MATHILDE.

Oh! non, je reste pour pleurer avec toi, pour te consoler! Oh! ne me repousse pas, j'étais ta sœur, ta sœur bien-aimée! et celle que tu pleures, elle me parlait de toi en mourant comme d'un soutien, d'un ami!

AIR *de l'Angélus.*

« C'est là le plus cher de mes vœux!...
» Il sera ton appui, dit-elle;
» Mes enfans, aimez-vous tous deux
» D'une amitié sainte et fidèle! »
Tu l'exauceras, je le voi,
Oui, tu seras toujours mon frère!...
Ah! Léonce! pardonne-moi,
Puisque je parais devant toi
Avec le pardon de ma mère!

LÉONCE, *après un moment de silence, se retourne, lui ouvre ses bras; elle s'y précipite.*

Ma sœur! oui, ses vœux seront exaucés! je te soutiendrai, je te protégerai, mon seul bien, ma seule amie, ma seule famille! je n'en ai plus d'autre à présent! Et ton père?

MATHILDE.

Ah! il m'aurait tuée! et tu étais loin de nous! j'espérais que ce pardon, qu'alors il eût refusé à sa fille coupable, plus tard du moins il l'accorderait à mon mari.

LÉONCE.

Ton mari!

MATHILDE.

Frédéric me l'a promis, Léonce!

LÉONCE.

Ton mari!

MATHILDE.

Il tiendra sa promesse!

LÉONCE.

Sa promesse! oh! s'il ne l'oublie pas en ce moment; adieu! adieu!

Il va pour sortir.

Léonce, Mathilde.

MATHILDE.

Mon frère!

LÉONCE.

J'ai ton honneur, le mien à sauver, et pour te rendre à ton père...

MATHILDE.

Mais...

LÉONCE, *courant à la porte.*

Silence! quelqu'un! c'est lui peut-être!

MATHILDE, *avec effroi.*

Grand Dieu!

M. COURCELLES, *en dehors.*

Bien! bien! c'est ici!

MATHILDE, *écoutant.*

Non, non, ce n'est pas sa voix!

LÉONCE, *refermant la porte.*

M. Courcelles!

MATHILDE.

Son oncle! que vient-il faire ici?

LÉONCE.

Qu'il ne te voie pas! qu'on ne sache jamais que c'est toi, ma sœur!

MATHILDE.

Comment sait-il...

LÉONCE, *la poussant.*

Ah! j'en mourrais! cache-toi! cache-toi! (*Mathilde entre vivement dans un cabinet à gauche, au moment où M. Courcelles paraît.*) Le voici!

SCENE X.

M. COURCELLES, LÉONCE.

M. COURCELLES.

M'y voilà! (*Apercevant Léonce.*) Eh! vous ici, mon cher! j'en suis enchanté, c'est un renfort et j'en ai besoin, parce que la démarche est un peu risquée pour moi; je me fais l'effet d'aller en bonne fortune. Je regardais autour de cette maison, j'avais peur d'être vu.

LÉONCE.

Monsieur, je ne sais pas...

M. COURCELLES.

Ah çà! mais comment êtes-vous ici? est-ce que Frédéric vous y a amené? est-ce que vous avez appris par Oscar...? comme moi! Hein! ce diable d'Oscar, je vous l'avais bien dit, il voit tout! il sait tout! il seglisse partout! c'est un vieux furet.

LÉONCE, *toujours inquiet.*

Ah! c'est lui qui vous a dit... qui vous a... Ah! oui, oui... c'est juste! (*A part.*) Maudit faquin!

M. COURCELLES.

Eh! mais qu'est-ce que vous avez donc? on dirait que cela vous contrarie.

LÉONCE.

Moi! non, non, pas du tout.

M. COURCELLES.

Nous sommes au gîte, il s'agit de faire partir le gibier; mais ma poudre, c'est de l'or, c'est-à-dire des billets de banque, là, dans ce portefeuille; (*il le montre*) ils ont cours à Paris, où je la renvoie.

LÉONCE.

Plaît-il? vous espérez, monsieur...

M. COURCELLES.

Comme vous me l'avez dit, la complaisance de ces femmes-là se paie, et je viens acheter la sienne; mais cette fois, en tout bien, tout honneur, donnant, donnant. Elle accepte, nous l'enlevons.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Hein! mon cher, un enlèvement!
Quels beaux jours cela me rappelle!...
Jadis c'était plus amusant...
Et si j'enlevais une belle,
J'avais plus d'amour que d'argent,
Pour la décider au voyage:
Ça me coûtait moins... et pourtant,
Ça me rapportait davantage.

Mais allons, allons.

LÉONCE, *le retenant.*

N'y comptez pas, monsieur, elle est fière, et loin d'accepter...

M. COURCELLES.

Bah! vous l'avez vue? est-elle bien? Vous me direz cela plus tard, le temps presse, ma chaise de poste est là; il faut qu'elle parte, elle acceptera tout, et plutôt deux fois qu'une.

LÉONCE.

Mais...

M. COURCELLES.

Oh! vous me l'avez dit; et puis Frédéric est rentré, on nous attend dans le salon. Eh! vite, eh! vite.

LÉONCE, *à part.*

O mon Dieu! quel supplice! s'il savait... ma sœur... non, jamais, jamais.

M. COURCELLES, *regardant à droite.*

Eh! tenez, tenez, une femme, ce doit être elle.

LÉONCE, *effrayé, regardant à gauche.*

Qui? ma... (*Se retournant.*) Cette dame!

Elisa entre.

M. COURCELLES.

La voici.

LÉONCE, *à part.*

Élisa!

SCENE XI.

LES MÊMES, ÉLISA*.

ÉLISA.

Mademoiselle... (*S'arrêtant.*) Ah! messieurs...

M. COURCELLES, *regardant Léonce.*

Pas mal, pas mal! il a du goût.

LÉONCE.

Vous trouvez! (*A part.*) O ciel! s'il pouvait!...

ÉLISA.

Pardon, messieurs, je cherchais...

LÉONCE, *s'élançant vers elle* **.

Hein, quoi? (*Bas.*) Silence, pas un mot, fais ce que je te dirai.

ÉLISA.

Plaît-il?

M. COURCELLES, *passant entre eux.*

Pardon, pardon, c'est moi que cela regarde. (*Se retournant, à Léonce.*) Est-ce que vous vous liguez contre moi, vous?

LÉONCE.

Non! au contraire, j'ai tout dit à madame, je l'ai prévenue.

M. COURCELLES.

Ah! c'est bien; en ce cas, mademoiselle, vous savez ce qui m'amène. Je suis père, et tous les sacrifices pour assurer le bonheur de mon enfant... vous comprenez.

LÉONCE, *faisant des signes à Elisa.*

Oui, vous comprenez.

ÉLISA.

Monsieur... (*Léonce lui fait signe de dire oui.*) Oui, oui, je comprends parfaitement.

M. COURCELLES.

Vous comprenez aussi qu'il ne fallait rien moins que cela pour me faire hasarder une pareille démarche; car enfin je sais ce qu'on doit d'égards à la position d'une femme, d'une jolie femme, dont les manières distinguées...

LÉONCE, *bas à Courcelles.*

Allez au fait!

M. COURCELLES.

Vous avez raison. (*A Elisa.*) Allons au fait.

ÉLISA.

Oui, allons au fait, j'aime mieux ça. (*A part.*) C'est embrouillé en diable.

M. COURCELLES.

Vous comprenez.

LÉONCE.

Sans doute.

ÉLISA, *vivement.*

Sans doute, je comprends; c'est convenu.

M. COURCELLES, *à part.*

Elle a l'air bonne fille.

LÉONCE.

Allez donc.

M. COURCELLES.

Si notre jeune homme a cédé... croyez-moi bien...

ÉLISA.

Oh! je vous crois de tout mon cœur.

M. COURCELLES.

Il a fallu pour le décider la voix de la raison, et surtout la certitude d'une existence honorable pour vous, et j'y tiens moi-même.

ÉLISA.

Monsieur, vous êtes bien bon. (*A part.*) Ça devient intéressant.

M. COURCELLES, *à Léonce.*

Qu'est-ce que vous disiez donc? mais elle prend cela à merveille.

LÉONCE.

Parbleu! allez toujours.

M. COURCELLES, *à Elisa.*

Vous ne pouvez rester ici, pour des raisons de haute convenance; il y a en bas une voiture... des chevaux de poste, vous comprenez?

ÉLISA.

Permettez, je comprends. (*Léonce lui fait un*

* Elisa, Courcelles, Léonce.
** Elisa, Léonce, Courcelles.

signe.) Oui, oui, je comprends très-bien. (*A part.*) Je n'y comprends rien du tout.

M. COURCELLES.

Et qui sait s'il n'y a pas à Paris quelque parti plus sûr, plus heureux? Tout s'oublie dans le monde, tout se pardonne... et un bon mariage....

ÉLISA.

Tiens, pourquoi pas? (*A part.*) Qui est-ce qui lui a dit?

M. COURCELLES.

Si une dot...

ÉLISA.

Oh! voilà... une dot! et le moyen?

M. COURCELLES.

Une vingtaine de mille francs.

ÉLISA.

Oh! pas tant.

M. COURCELLES, *tirant le portefeuille.*

Eh bien! si fait, je vous les apporte, les voici.

ÉLISA.

Permettez, monsieur, je ne sais si je...

LÉONCE, *lui faisant un signe très-marqué.*

Eh! sans doute.

ÉLISA.

Oui, oui, monsieur, si cela peut vous être agréable.

Elle prend le portefeuille.

M. COURCELLES.

Vous comprenez?

ÉLISA.

Je comprends, c'est-à-dire on ne peut plus.

M. COURCELLES, *à Léonce.*

Hein! vous disiez vrai! ces femmes-là, avec de l'argent tout s'arrange.

LÉONCE, *s'efforçant de sourire.*

N'est-ce pas?

ÉLISA, *à part.*

Une véritable énigme; mais c'est égal, le mot en est gentil.

M. COURCELLES.

Et maintenant que nous nous comprenons, ma gentille demoiselle, je vous offre encore...

ÉLISA, *tendant la main.*

J'accepte, monsieur, j'accepte tout.

LÉONCE, *à part.*

Oh! il ne partira pas! (*Bas.*) Et le départ!

COURCELLES.

J'y suis. (*A Elisa.*) Je vous offre le moyen de presser un départ devenu nécessaire.

ÉLISA.

Quel départ?

M. COURCELLES.

Je vous l'ai dit, la chaise de poste est en bas; mon caissier, un vieux et respectable serviteur, vous accompagnera jusqu'à Paris.

ÉLISA.

En poste?

AIR: *De sommeiller encor, ma chère,*

En poste! une dot! c'est unique!

M. COURCELLES.

Vous acceptez?...

LÉONCE.

C'est convenu! *

* Elisa, Léonce, Courcelles.

ÉLISA.

Mais c'est un conte fantastique
Comme je n'en ai jamais lu!

M. COURCELLES

On ne m'en veut pas?

ÉLISA.

Au contraire.

LÉONCE, *bas.*

Tais-toi!

ÉLISA, *à part.*

Mon Dieu! tant qu'on voudra!
Je suis prête à me laisser faire,
Si l'on me fait toujours comm' ça.

Mais permettez, il faut que je voie...

LÉONCE, *vivement.*

Personne, (*bas*) personne, ne parle de personne.

ÉLISA, *bas.*

Mais votre sœur?

LÉONCE, *bas.*

Chut! elle est sortie *.

ÉLISA.

Ah! mais, j'ai à prendre quelques objets... là, de ce côté.

M. COURCELLES.

A quoi bon? soyez tranquille, on vous enverra tout plus tard.

LÉONCE.

Oui, oui, plus tard, c'est convenu.

ÉLISA.

Ah! c'est encore convenu? (*A part.*) Je n'y suis plus du tout.

M. COURCELLES.

Venez!

ÉLISA.

Pardon! mais je vais prendre mon chapeau, et je suis à vous.

Elle rentre à droite.

M. COURCELLES, *à Léonce.*

Bravo! enlevé à la baïonnette! elle part, tout est fini.

LÉONCE, *l'entraînant.*

C'est bien, je me charge du reste, retournez chez vous, dans votre famille, je presserai le départ.

M. COURCELLES, *résistant.*

Eh! non, je veux l'embarquer moi-même! sans cela, je ne serais pas tranquille; je veux pouvoir dire à Frédéric...

LÉONCE.

A Frédéric! (*Apercevant Oscar.*) Ciel!

SCENE XII.

LES MÊMES, OSCAR, MATHILDE.

OSCAR **.

Ah! vous voilà, et M. Léonce? Ah! mon Dieu! quelle figure renversée, quel air sombre.

LÉONCE, *étouffant.*

Moi, je suis d'une gaîté, d'une gaîté folle.

M. COURCELLES.

Eh! parbleu, et moi aussi, tout marche à mer-

* Léonce, Elisa, Courcelles.

** Léonce, Oscar, Courcelles.

veille : tu as gagné le pari ; c'est elle, je l'ai vue, elle part.

OSCAR.

Ah! bah! déjà : c'est donc cela que le postillon s'impatiente? Elle est jolie (*à Léonce*) hein!

LÉONCE.

Oui, oui, très-jolie.

OSCAR.

Mais on vous attend dans votre salon, tout le monde est réuni.

LÉONCE *.

Oui, partez, partez, je vous rejoindrai.

M. COURCELLES.

Eh! non. (*Elisa revient avec un chapeau ; musique jusqu'à la fin.*) Ah! c'est elle. (*A Elisa.*) Donnez-moi la main.

OSCAR, *stupéfait* **.

Plaît-il?

* Oscar, Léonce, Courcelles.

** Oscar, Elisa, Courcelles, Léonce.

M. COURCELLES, *d'un air triomphant.*

C'est fait.

LÉONCE.

Mais partez donc!

M. Courcelles donne la main à Elisa et l'entraîne. Oscar les suit vivement, et il est au moment de sortir quand Mathilde rentre par la gauche.

MATHILDE *.

Comment! Elisa!

LÉONCE.

Silence!

OSCAR, *se retournant.*

Ciel! voilà.

M. COURCELLES, *faisant un pas pour rentrer.*

Plaît-il? vous dites?

LÉONCE, *vivement.*

Rien! rien, partez! (*Bas à Oscar.*) Si vous dites un mot, vous êtes mort.

OSCAR.

Mort!

Le rideau tombe.

* Oscar, Elisa et Courcelles sur le seuil de la porte, Léonce, Mathilde.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un salon chez M. Courcelles, éclairé pour une soirée. Portes de l'appartement à droite et à gauche ; au fond, entrée par le milieu ; une chambre sur la droite, une fenêtre à gauche.

SCENE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, MARIE, PLUSIEURS PERSONNES, UN NOTAIRE *.

Au lever du rideau, le Notaire est assis à une table à droite; les Invités se promènent dans le fond ; deux valets, portant des plateaux chargés de rafraîchissemens, traversent le théâtre. Frédéric est rêveur, à gauche ; Marie entre par le fond.

MARIE, *aux valets.*

C'est bien! portez du punch dans le grand salon à gauche; vous, au billard, à droite.

FRÉDÉRIC.

Ah! du punch! (*Il prend un verre de punch.*) Permettez! (*A part.*) Pour m'étourdir, j'en ai besoin...

Il boit.

MARIE, *au notaire.*

Eh bien! monsieur le notaire, ce contrat est-il prêt enfin?

LE NOTAIRE.

Quand vous voudrez signer, mademoiselle...

MARIE.

Cela regarde mon cousin, qui a l'air bien rêveur.

FRÉDÉRIC, *affectant de la gaîté.*

Moi! pas du tout, je songeais à ce contrat de mariage que monsieur vient de nous lire, et qui est tout à mon avantage... une fortune superbe, une femme charmante!

MARIE.

A la bonne heure donc! voilà ce qui s'appelle parler.

* Le Notaire est assis à la table. Marie, Frédéric, les Invités au fond.

FRÉDÉRIC.

Mais le moyen de signer sans mon oncle, que je ne vois pas ici?

MARIE.

C'est vrai; que peut-il être devenu? je n'en sais rien ; et voilà tout le monde arrivé, tout le monde, excepté mon cousin Oscar... et votre ami, M. Léonce; où sont-ils?

FRÉDÉRIC.

Ah! oui, Léonce... c'est juste, il faut qu'il signe mon contrat, j'y tiens. (*A part.*) Oh! j'ai besoin de le revoir encore ; il l'a reconnue, je dois l'oublier; et cependant elle ne peut accepter... oh! non.

MARIE, *prenant une lettre qu'un domestique lui remet.*

Une lettre! pour moi!

FRÉDÉRIC, *prenant un verre de punch.*

Du punch! encore! ma foi, volontiers! quand on est heureux...

MARIE, *qui a ouvert la lettre.*

Ah!

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce donc, Marie? cette lettre...

MARIE.

Oh! elle est fort singulière, je vous assure, et je m'attendais si peu... mais c'est mon père qui répondra : justement, c'est lui, j'entends sa voix.

FRÉDÉRIC.

Mon oncle...

LE NOTAIRE.

Nous allons signer.

FRÉDÉRIC, *avec impatience.*

Signer! signer! et Léonce qui ne revient pas!

SCENE II.

LES MÊMES, M. COURCELLES*.

M. COURCELLES, *aux invités qui l'entourent.*

C'est moi, c'est moi; recevez mes excuses, je vous ai bien fait attendre. (*A Marie, la baisant au front.*) Ah! mon enfant, tu ne m'en veux pas d'avoir retardé la signature de ce contrat qui assure ton bonheur et le mien?

MARIE.

M. Frédéric n'a pas voulu avant ton arrivée...

M. COURCELLES.

Il a bien fait. Maintenant on peut signer. (*Saisissant la main de Frédéric.*) Nous pouvons tous signer, tous!

FRÉDÉRIC.

Mais oui, je pense... cependant Léonce...

M. COURCELLES.

Il va venir... (*Baissant la voix.*) Je le quitte, chut! je l'avais rejoint là-bas; j'ai voulu mettre votre conscience en repos... la jeune fille est contente, elle a tout accepté.

FRÉDÉRIC.

Oh! ciel!

M. COURCELLES.

Elle est partie.

FRÉDÉRIC.

Eh quoi! monsieur, vous savez...

M. COURCELLES.

Oh! je ne t'en veux pas; ce qu'il faut maintenant, c'est que tu aimes Marie.

FRÉDÉRIC.

Marie!

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

C'est elle, elle seule que j'aime!
Que je veux aimer désormais!
Mais vous, mon oncle, envers vous-même
Pourrai-je m'acquitter jamais?
Parlez, à vous je m'abandonne.

M. COURCELLES.

Oui, plus tard tu t'acquitteras:
C'est du bonheur que je te donne,
A ma fille tu le rendras.

Allons, mes enfans, signons vite, les danseurs nous attendent, et moi, je veux ouvrir le bal avec ma fille, je me sens plus leste. (*A part.*) Beaucoup de monde! bravo! et des figures longues qui seraient si heureuses de voir manquer encore celui-là!

FRÉDÉRIC, *à part.*

Elle a accepté, elle est partie! oh! mon Dieu!

M. COURCELLES, *à Marie, qui lui présente la lettre ouverte.*

Allons, petite fille! qu'est-ce que c'est? une lettre? (*La regardant.*) Ah!

MARIE.

Tu lui répondras que tout est fini.

Elle va signer*.

M. COURCELLES, *à part.*

Parbleu! il prend bien son temps! Je ne voudrais pas pour toute ma fortune qu'on sût ce qui s'est passé. (*Haut.*) Eh bien! Frédéric, à quoi pensez-vous donc? et cette signature?

Marie lui offre la plume.

FRÉDÉRIC.

Ma signature? oh! je ne l'ai jamais donnée avec plus de joie. A vous, Marie, à vous pour la vie!

Il va signer*.

M. COURCELLES.

Très-bien! je suis heureux, et toi, Marie?

MARIE, *se jetant dans les bras de M. Courcelles.*

Oh! bien heureuse!

En ce moment, Léonce paraît dans le fond avec Oscar.

SCENE III.

LES MÊMES, LÉONCE, OSCAR**.

LE NOTAIRE.

Voilà qui est fini.

M. COURCELLES, *apercevant Léonce.*

M. Léonce! Eh! venez donc, mon jeune ami; vous nous manquiez.

FRÉDÉRIC.

Eh! sans doute, mon cher Léonce... eh bien? (*Baissant la voix.*) Elle est partie, je suis content, j'ai signé.

MARIE, *à Oscar.*

Et vous, mon cousin, vous n'étiez pas là; c'est fort mal.

OSCAR, *regardant Léonce, qui a les yeux sur lui.*

Oh! fort mal! vous trouvez?

M. COURCELLES.

Ah çà! est-il pâle! voyons! signe.

OSCAR.

Que je signe? c'est-à-dire... (*Léonce lui fait signe que oui.*) Donnez! donnez***!

M. COURCELLES, *à Léonce à demi-voix..*

Je vous remercie de vos conseils, mon cher, tout a parfaitement tourné, j'ai un gendre, enfin! et le diable s'il m'échappe, celui-là!

Il remonte au fond.

FRÉDÉRIC, *offrant la plume à Léonce.*

A toi, Léonce! je te dois mon bonheur, il n'y manque plus que ta signature.

LÉONCE****.

Plus que ma signature? ah! tout le monde a signé?

Il regarde le contrat et laisse tomber la plume.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce à dire? tu refuses?

LÉONCE, *s'efforçant de sourire.*

Oh! quand cela serait, il ne faudrait pas vous en plaindre; j'ai toujours porté malheur aux époux dont j'ai signé le contrat de mariage.

MARIE.

Oh! en ce cas, il vaut mieux s'en passer.

* Le Notaire, Marie, Courcelles, Frédéric.

* Frédéric, Marie, Courcelles.

** Le Notaire, Marie, Frédéric, Léonce, Oscar, Courcelles.

*** Oscar, le Notaire, Marie, Frédéric, Léonce, Courcelles.

**** Oscar, Marie, le Notaire, Léonce, Frédéric, Courcelles.

M. COURCELLES, *redescendant.*

Eh! vite, il nous arrive du monde au salon; (*à part*) encore des gens vexés! (*Haut.*) Donne le bras à Marie, Frédéric.

LÉONCE, *bas à Frédéric.*

Et revenez ici, je vous attends.

FRÉDÉRIC.

Tu dis?

MARIE.

Quoi donc?

LÉONCE, *gaîment*

Rien, rien. Donne donc le bras à mademoiselle, à ta femme*.

M. COURCELLES, *serrant la main à Léonce.*

Je suis triomphant!

AIR *de l'Ambassadrice.*

ENSEMBLE.

Au bal qui s'apprête,
Allons, suivez-nous!
Que cet air de fête
Fasse des jaloux!

CHOEUR.

Au bal qui s'apprête,
Vite, rendons-nous, etc.

M. COURCELLES.

Allons, Oscar, de la gaîté, mon garçon! Est-ce que tu ne fais pas danser la mariée?

OSCAR, *vivement.*

Je ne demande pas mieux.

REPRISE DU CHOEUR.

Au bal qui s'apprête, tec.

Tout le monde sort. Oscar est au seuil de la porte. Léonce le retient.

SCÈNE IV.

OSCAR, LÉONCE.

LÉONCE, *à Oscar.*

Vous ne me quitterez pas.

OSCAR.

Permettez, monsieur.

LÉONCE.

Vous resterez.

OSCAR.

Mais...

LÉONCE, *avec force.*

Je le veux.

OSCAR.

Voici, voici, mon jeune ami, ne nous fâchons pas... vous savez que je vous suis tout dévoué... Que diable! entre jeunes gens, vous savez...

LÉONCE.

Je sais que vous êtes un bavard.

OSCAR.

Monsieur, je vous donne ma parole d'honneur...

LÉONCE.

Je le sais! et, je vous le répète, si de toute cette affaire dans laquelle une indiscrétion vous a jeté, un mot, un seul mot transpire, vous aurez ma vie ou j'aurai la vôtre.

* Oscar, Léonce, Marie, Frédéric, Courcelles.

OSCAR.

Vous m'avez déjà fait l'honneur de me le dire; mais si l'on sait par d'autres que par moi...

LÉONCE.

Je ne connais que vous.

OSCAR.

Je ne vous ai pas adressé une seule question sur ces dames; l'une est partie, l'autre est restée tout en larmes et malgré elle, car elle voulait vous suivre, elle vous suit peut-être.

LÉONCE.

Non, non.

OSCAR.

Elle a l'air de vous aimer beaucoup.

LÉONCE.

C'est possible.

OSCAR, *à part.*

Ils sont rivaux; c'est sûr. (*Haut.*) Mais je ne vous ai rien demandé.

LÉONCE.

Je ne vous aurais rien répondu.

OSCAR.

Ça revient exactement au même; cependant la maîtresse de M. Frédéric...

LÉONCE.

Est en route pour Paris.

OSCAR.

Mais j'ai vu...

LÉONCE.

Vous n'avez rien vu.

OSCAR.

Permettez, c'est que si le mariage de ma cousine manquait...

LÉONCE.

Cela ne vous regarde pas.

OSCAR.

Je l'épouserais peut-être.

LÉONCE.

Vous!... Eh! mais pourquoi non? si elle veut de vous.

OSCAR.

Merci, elle se gênera!

LÉONCE, *regardant à gauche.*

Frédéric! il vient... sortez!

OSCAR.

Je passe dans le salon.

LÉONCE.

Non, restez.

OSCAR.

Sortez, restez! vous me ballottez.

LÉONCE.

Écoutez-moi; je verrai votre cousine, votre oncle... je parlerai... et qui sait?... mais silence, silence! oh! je vous en supplie, car au moindre mot, voyez-vous...

OSCAR.

C'est convenu, je vais ici.

LÉONCE, *montrant le fond.*

Non, sortez par là... Rendez-moi un service: ce matin, dans votre bagage, j'ai vu une boîte de pistolets, une boîte très-élégante... je voudrais

bien les examiner. Apportez-les-moi, de grâce!

AIR *de l'Artiste.*

En mes mains, je vous prie,
Daignez les confier.

OSCAR.

A l'instant!... je parie
Qu'il veut les manier.

LÉONCE.

Des pistolets, je gage,
Très-beaux.

OSCAR.

Très bons aussi!
Ils sont à mon usage...
A part.
Ils n'ont jamais servi.

FRÉDÉRIC, *en dehors.*

Oui, messieurs, du punch! à mes amours!

LÉONCE.

Ah! allez donc... allez donc, laissez-moi.

OSCAR.

J'y vais, j'y vais... si j'y comprends un mot...

Il sort par la gauche.

SCENE V.

FRÉDÉRIC, LÉONCE.

FRÉDÉRIC, *entrant.*

Du punch! toujours du punch, ça me monte à la tête! ma foi, tant mieux!... Ah! te voilà, tu vois, je te reviens.

LÉONCE.

J'en suis bien aise.

FRÉDÉRIC, *partant d'un éclat de rire.*

Ah! ah! ah! la bonne figure? c'est délicieux! tu n'aurais pas l'air plus raisonnable quand tu serais le marié.

LÉONCE.

Le marié!

FRÉDÉRIC.

Hein! tu dois être content de ton élève, j'ai bravement signé, et j'ai noyé dans le punch les souvenirs, les chagrins, les scrupules, et les amours.

LÉONCE.

Frédéric!

FRÉDÉRIC.

Il est excellent, le punch, ça étourdit, ça grise! en veux-tu?

LÉONCE.

Non, s'il doit me faire oublier mes sermens! s'il doit me rendre lâche, perfide!...

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que tu dis là? à qui en as-tu?

LÉONCE.

A toi! à toi, qui as déjà oublié cette jeune fille qui n'avait que toi pour protecteur, pour appui.

FRÉDÉRIC.

Silence, Léonce, silence!

LÉONCE.

Que tu as abandonnée...

FRÉDÉRIC.

Ah! bah! mais c'est toi qui m'as dit : Ces femmes-là, on les prend, on les aime, on les quitte, on les oublie; tout s'arrange avec un cadeau, avec de l'argent.

LÉONCE.

De l'argent, de l'argent! mais c'est la honte cela, c'est l'infamie.

FRÉDÉRIC.

Eh! mais, à qui en as-tu donc?... j'ai suivi tes conseils; les femmes, disais-tu, les femmes...

LÉONCE.

Les femmes! oh! c'était indigne à moi; mais parmi elles il y en a...

FRÉDÉRIC, *l'interrompant.*

Eh bien, non! eh bien, non!... elles sont toutes de même: tu l'as dit, tu avais raison.

LÉONCE.

J'avais tort! et toi, qui avais séduit, entraîné cette jeune fille, tu as pu croire...

FRÉDÉRIC, *avec amertume.*

J'ai cru, moi, tout ce que tu m'as dit, et j'ai bien fait; ne parlons plus de cela, tiens, je t'en prie. (*Prenant un autre ton.*) Je te dois mon mariage, ma fortune; au diable le reste.

LÉONCE.

Mais les larmes de cette enfant!

FRÉDÉRIC.

Elle est partie, bon voyage!

LÉONCE.

Mais elle a une famille!

FRÉDÉRIC.

Ça ne te touchait guère ce matin.

LÉONCE.

Mais elle a un frère, un frère dont la colère sera terrible.

FRÉDÉRIC.

Laisse-moi donc tranquille.

LÉONCE, *d'une voix étouffée.*

Mais ce frère, ce frère... c'est moi!

FRÉDÉRIC.

Hein?

LÉONCE.

Oui, moi, moi, qui l'ai quittée pure, heureuse, sans remords, et qui la retrouve perdue... déshonorée!

FRÉDÉRIC.

Son frère!

LÉONCE.

Son nom n'est pas le mien, mais ma mère fut la sienne, et j'avais juré...

FRÉDÉRIC.

Son frère! (*Avec un rire convulsif.*) Ah! ah! son frère! et c'est toi qui l'as voulu, toi qui as éteint mon amour, qui as détruit toutes mes illusions! toi qui m'as déchiré le cœur, qui m'as jeté dans une vie de contrainte et d'angoisses! toi qui m'as fait haïr, mépriser ce que j'aimais... les femmes! les femmes!... malheureux, tu oubliais ta sœur!

LÉONCE.

Silence! ne prononce pas ce nom-là.

FRÉDÉRIC.

Eh bien, quand je cherchais à m'étourdir par la gaîté de l'ivresse, le rire grimaçait sur mes lè-

vres; je sentais au fond du cœur un mouvement de rage contre toi; je t'en voulais de ton amitié, de tes conseils... ah! ah! ah! je suis trop vengé!

LÉONCE.

Oh! oui, trop vengé!

FRÉDÉRIC, *comme ivre.*

Ah! vous croyez qu'on se joue impunément des devoirs, des sermens, de l'honneur! tu l'as dit, tu l'as voulu, j'ai obéi, et maintenant fais comme moi! du courage!... Allons, viens, cache ton émotion, ta douleur; oublie cette enfant, cette pauvre enfant que nous avons perdue; viens danser à ma noce, viens!

LÉONCE.

Oh! ne plaisante pas... Mathilde, vois-tu...

FRÉDÉRIC.

Elle est partie.

LÉONCE.

Elle est restée.

FRÉDÉRIC.

Grand Dieu!

LÉONCE.

Oui, restée! Cette jeune fille que j'avais reconnue est partie à sa place; cette ruse a trompé tout le monde: ma sœur, effrayée de ma fureur, de mon désespoir, qu'elle ne pouvait comprendre, voulait me suivre ici, et pourtant elle ne sait pas ce fatal mariage.

FRÉDÉRIC.

Que tu as décidé.

LÉONCE.

Que je romprai.

FRÉDÉRIC.

N'y comptez pas.

LÉONCE.

Songez-y donc, Mathilde a reçu vos sermens, elle espère encore, elle vous attend, elle en mourrait.

FRÉDÉRIC, *avec émotion.*

Mathilde! oh! le ciel m'est témoin que je l'aimais, qu'en ce moment encore mon cœur se brise à l'idée seule de la perdre: ce matin, plutôt que d'oublier les sermens qu'elle avait reçus de moi, je repoussais les espérances, les séductions dont vous m'entouriez; j'allais partir; mais à présent, mon oncle, qui se croyait compromis, a donné de l'éclat à cette union; il triomphe, Marie est heureuse, une rupture les tuerait.

LÉONCE.

Mais comptez-vous pour rien mon honneur à moi, celui de cette pauvre jeune fille?

FRÉDÉRIC.

Il fallait y penser plus tôt.

LÉONCE.

Cet honneur veut du sang!

FRÉDÉRIC.

C'est un duel que vous voulez?

LÉONCE, *se contenant.*

Frédéric, oh! je vous en supplie, ne m'y forcez pas.

FRÉDÉRIC.

Un duel! eh bien, tant mieux!

LÉONCE.

C'est la mort de l'un de nous.

FRÉDÉRIC.

La mort! soit; aussi bien c'est la seule manière d'en finir avec ces tourmens que j'endure, avec cette vie de combats et de remords à laquelle vous m'avez condamné.

AIR *de Mathias.*

Vous avez perdu votre sœur,
Eh bien! achevez votre ouvrage,
Envoyez-moi la mort au cœur...
Allons donc, monsieur, du courage!
Nous aurons notre part tous deux
Dans les larmes de cette femme...
C'est moi qui serai malheureux;
Mais c'est vous qui serez infâme!

LÉONCE.

Ah! je ne subirai pas cette honte, ma sœur non plus: vous le voulez? eh bien, venez donc, suivez-moi à l'instant!

FRÉDÉRIC.

Oui, sortons... des armes!

SCENE VI.

LES MÊMES, OSCAR, *ensuite* MATHILDE*.

OSCAR, *une boîte de pistolets à la main, et parlant à la canonnade.*

C'est ici, madame.

LÉONCE, *apercevant Oscar.*

Ah! (*Courant à lui et prenant la boîte qu'il tient.*) Donnez, merci! sortons!

FRÉDÉRIC, *voyant entrer Mathilde.*

Mathilde!

MATHILDE, *s'arrêtant à la porte.*

Léonce!

LÉONCE.

O ciel! (*A Oscar.*) Malheureux, qu'avez-vous fait?

OSCAR.

Ah! bien, c'est moi! mais non, ma parole d'honneur, c'est madame.

MATHILDE**.

Oui, moi, que ta colère avait épouvantée, et qui craignais... (*Les regardant tous les deux.*) Oh! oui, j'avais raison... j'ai bien fait de tout braver.

OSCAR, *à part, posant la boîte de pistolets sur la table à droite.*

Deux rivaux, c'est sûr!

MATHILDE.

Frédéric! Léonce!

FRÉDÉRIC, *se cachant la tête dans ses mains.*

Mathilde! Mathilde!

LÉONCE.

Laisse-nous!

MATHILDE.

Je m'attache à toi, je ne te quitte pas!

* Frédéric, Mathilde, Oscar, Léonce.
** Oscar, Frédéric, Mathilde, Léonce.

SCENE VII.

LES MÊMES, M. COURCELLES, MARIE, *quelques* INVITÉS (*hommes et femmes**).

M. COURCELLES.

Eh bien, vous ne venez pas? on vous attend.

MARIE.

Monsieur Frédéric, mon cousin...

LÉONCE, *à part.*

Nous sommes perdus!

FRÉDÉRIC.

Nous y allions, mon oncle.

OSCAR.

Nous y allions, c'est madame qui...

Léonce lui fait signe de se taire.

MARIE.

Madame...

LÉONCE.

Oui, permettez-moi de vous présenter ma sœur.

M. COURCELLES.

Votre sœur?

OSCAR, *à part.*

Oh! sa sœur...

Il étouffe un éclat de rire.

LÉONCE.

Elle arrive à Montpellier, où je devais l'attendre, et, instruite de ma présence ici, elle a cédé à son impatience malgré la fatigue.

MATHILDE.

Pardon, monsieur, j'ose à peine...

M. COURCELLES.

Comment donc, madame!... rassurez-vous, de grâce; je me félicite d'un empressement qui amène chez moi la sœur de M. Léonce.

OSCAR, *à part.*

Bon! il y donne.

MARIE.

Certainement, la sœur de M. Léonce, de l'ami de mon cousin, doit être la bien venue.

OSCAR, *à part.*

Bon! elle aussi.

LÉONCE.

C'est ce que je lui disais.

MATHILDE.

C'est trop de bonté; mais je ne veux pas être importune, et maintenant que j'ai vu mon frère, que je puis l'emmener avec moi...

M. COURCELLES.

Ah! permettez, cela ne peut pas être ainsi, et aujourd'hui nous tenons à tous nos amis; nous signons le contrat de ma fille.

MARIE, *étourdiment, prenant le bras de Frédéric.*

Oui, mon contrat, et je vous présente mon mari.

MATHILDE.

Ah!

LÉONCE, *bas à sa sœur.*

Prends garde.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Je ne me soutiens plus.

* Oscar, Frédéric, Marie, Mathilde, Léonce, Courcelles, Invités sur le second plan.

LÉONCE, *affectant de la gaîté.*

Oui, ma chère Mathilde, nous étions là, tous, bien gais, bien heureux du bonheur de mon ami Frédéric.

M. COURCELLES.

Nous allions danser.

OSCAR, *faisant la grimace.*

Comme des fous.

MARIE.

Et vous vous faisiez bien attendre.

MATHILDE.

Recevez mon compliment, mademoiselle... Monsieur, assurément... je prends part... ce mariage... votre bonheur...

FRÉDÉRIC.

C'est à votre frère que je le dois; c'est lui dont les conseils...

MATHILDE.

Ah! mon frère! j'en suis bien aise; mais pardon, il fait une chaleur ici, et la fatigue... j'ai été saisie... je...

LÉONCE, *la soutenant.*

Ma sœur!

FRÉDÉRIC, *à part.*

Mathilde!

OSCAR, *à part.*

Ça se gâte.

MARIE.

Elle se trouve mal!

M. COURCELLES.

Eh! vite, ouvrez les fenêtres... on étouffe en effet.

LÉONCE.

Ma sœur évanouie!

On l'entoure.

FRÉDÉRIC, *courant à Léonce.*

Grand Dieu!

LÉONCE, *le repoussant de la main.*

Rien, rien! ce n'est rien, un instant de repos loin du monde et du bruit...

Il regarde autour de lui.

MARIE, *montrant une chambre à droite.*

Là! là!

AIR *d'une bonne Fortune.*

Faisons silence!
Ce calme-là
Bientôt, je pense,
Nous le rendra.
Laissons-la faire;
Aucun de nous
N'aurait d'un frère
Les soins si doux!

Deux femmes de la société soutiennent Mathilde, et entrent à droite avec elle et Léonce.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Oh! cachons mon trouble! il la perdrait.

Il sort précipitamment par le fond.

SCENE VIII.

MARIE, OSCAR, M. COURCELLES.

Les personnes de la société s'éloignent peu à peu et entrent bientôt à droite et à gauche*.

OSCAR, *à part.*

Bon! oh! bon!... il la suit!... l'autre s'en va!... est-ce que...? non! et pourtant!... c'est une bouteille à l'encre, de petite vertu.

M. COURCELLES.

Cette jeune dame! cet évanouissement! ce désordre! cela vient bien mal!

OSCAR.

Oui, c'est drôle!

MARIE.

Elle paraît fort bien, la sœur de M. Léonce!

OSCAR.

Oui, sa sœur! (*A part.*) En voilà une sévère, par exemple!...

M. COURCELLES.

Eh! mais où donc est Frédéric?... il nous a quittés.

MARIE.

Il était ici.

OSCAR.

Il aura eu quelque raison... (*A part.*) Ah! ces provinciaux! aveugles, quoi!

MARIE, *gagnant la droite.*

Mais j'entre chez cette jeune dame.

OSCAR, *la retenant, d'un air discret.*

Eh! non, non, c'est inutile.

M. COURCELLES.

Mais, en effet, il se peut que tes soins...

OSCAR, *souriant.*

Laissez donc, inutile...

MARIE.

Pourquoi?

M. COURCELLES.

Ah çà, mais dis donc, toi, avec ta figure mystérieuse...

OSCAR.

Moi, je ne dis rien; pas de bêtise.

MARIE.

Voilà qui en dit beaucoup, mon cousin! quel mystère? qu'y a-t-il?

OSCAR.

Oh! fort peu de chose!... dam! au fait? (*A part.*) C'est ma famille.

M. COURCELLES.

Voyons! parle! tu sais quelque chose, et tu as envie de nous le dire.

OSCAR.

Vous croyez?

MARIE.

Oui, vos lèvres tremblent, ce secret ne tiendra pas.

OSCAR.

Oh! c'est méchant!... après tout, si c'est un secret, vous l'avez deviné: ainsi, je n'ai pas besoin de vous le dire, et si on vous demandait d'où vous tenez...

M. COURCELLES.

Après? après?

MARIE.

Vous savez!

OSCAR.

Oh! je sais, c'est-à-dire à peu près, c'est encore un peu embrouillé, des idées qui se prennent aux cheveux... mais il y en a une qui domine.

MARIE.

Bien! ensuite.

M. COURCELLES.

Au fait! au fait!...

OSCAR.

Au fait! au fait!... nous y sommes: ce mariage est de votre goût, je ne dis pas; mais, quand on vous aime, on peut s'inquiéter, et tout le monde ici n'a peut-être... (*voyant la porte de droite s'entr'ouvrir et balbutiant*) pas la même raison pour... (*Léonce paraît*) car enfin... ah!...

Il reste immobile, la bouche ouverte; les autres ne voient pas Léonce qui reste à la porte, les yeux attachés sur Oscar.

SCENE IX.

LES MÊMES, LÉONCE*.

M. COURCELLES.

Eh bien, avec ton ah!

OSCAR.

Oh! il ne faut pas croire que je sache... mon Dieu! non! d'ailleurs cette jeune dame est fort intéressante.

M. COURCELLES.

Bon! cette jeune dame, à présent.

MARIE.

Il ne sait plus ce qu'il dit.

OSCAR, *vivement.*

Je ne vous ai rien dit.

M. COURCELLES.

Parbleu!

MARIE, *apercevant Léonce.*

Ah! monsieur Léonce, votre sœur?

LÉONCE.

Elle est mieux! beaucoup mieux, mademoiselle, toute désolée d'avoir jeté le trouble dans cette fête. Mais pardon, je dérange quelque entretien.

OSCAR, *vivement.*

Je n'ai rien dit!

M. COURCELLES.

Non, rien du tout.

LÉONCE.

Je comprends, monsieur vous faisait quelque confidence; je sais, il a un secret à vous avouer; il hésitait peut-être.

MARIE.

Beaucoup.

M. COURCELLES.

En effet! qu'est-ce donc?

OSCAR.

Mais rien, quand je vous assure... (*A part.*) Avec son œil de basilic.

* Marie, Léonce, Oscar, Courcelles.

LÉONCE.

Si fait! si fait! c'est un secret que M. Oscar m'a confié, et que je puis vous répéter ici en famille, (*les observant avec émotion*) car il peut changer bien des choses.

MARIE.

Un secret!

M. COURCELLES.

Je suis curieux de l'entendre.

OSCAR, *à part.*

Et moi aussi.

LÉONCE.

M. Oscar vous parlait de Frédéric...

M. COURCELLES.

Non, non!...

LÉONCE, *à Marie.*

De votre mariage du moins.

MARIE.

Oui, en effet!

LÉONCE.

J'en étais sûr, et de manière à vous donner quelque inquiétude.

M. COURCELLES.

C'est vrai!

OSCAR.

Mais non! mais non!

MARIE, *avec impatience.*

Si fait!

LÉONCE, *observant Marie.*

Et pourquoi ne pas tout avouer, pendant qu'il en est temps encore? pourquoi ne pas dire que ce mariage vous déplaît, que vous voudriez le rompre, parce que Frédéric ne vous paraît pas assez épris, assez heureux?

MARIE.

Oh! quelle idée!

M. COURCELLES.

Allons donc!

OSCAR.

Permettez.

LÉONCE.

Parce qu'enfin, vous aimez... vous adorez votre cousine.

M. COURCELLES.

Toi!... (*Eclatant de rire.*) Ah! ah! ah!

OSCAR.

Pourquoi pas?

LÉONCE.

Parce que vous voudriez l'épouser.

MARIE.

Oscar!... (*Riant aussi.*) Ah! ah! ah!

OSCAR.

Mais, ma cousine...

M. COURCELLES, *riant.*

Quelle bouffonnerie!

MARIE, *riant.*

Vous êtes fou!

LÉONCE, *bas à Oscar.*

Vous voyez, je tiens ma parole moi, mais on vous trouve ridicule.

OSCAR, *à part, avec colère.*

Hein? ah çà, je dois en avoir l'air... mais je vais m'expliquer, je vais...

LÉONCE.

Plaît-il?

OSCAR, *changeant de ton.*

J'entends une contredanse, je passe dans le salon, où l'on vous attend... venez, venez, mon cousin.

M. COURCELLES.

Je ne te quitte pas.

LÉONCE, *bas à Oscar.*

Ni moi non plus.

OSCAR, *à part.*

Oh! il me crispe les nerfs!

ENSEMBLE.

AIR *du Domino Noir.*

M. COURCELLES *et* MARIE.

Pourquoi se taire?
Pourquoi trembler?
De quel mystère
Veut-il parler?...
Qu'il reste ou sorte,
Toujours il a
Pour son escorte
Cet homme-là.

LÉONCE.

La chose est claire!
Je dois trembler;
Car du mystère
Il veut parler.
Qu'il reste ou sorte,
Il me verra,
Comme une escorte
Je serai là!

OSCAR.

Il faut me taire,
Il faut trembler!
Il peut tout faire
Pour m'accabler.
Que j'entre ou sorte,
Il me suivra;
Le diable emporte
Ce monsieur-là!

M. Courcelles et Léonce sortent par le fond; Oscar s'esquive par la droite, et retrouve Léonce devant lui; Frédéric paraît à la porte de gauche, épiant leur sortie.

SCENE X.

MARIE, FRÉDÉRIC.

MARIE.

Cet air embarrassé d'Oscar, ce regard de M. Léonce, que veut-il dire?... Frédéric m'aime! chassons ces idées; mais cette jeune dame dont l'arrivée a produit tout cela... oh! je veux la voir, lui parler.

FRÉDÉRIC, *qui s'est approché, à part.*

Elle ne s'en ira pas!

MARIE, *ouvrant la porte de la chambre à droite.*

Ah! la voici, elle vient!

FRÉDÉRIC, *vivement.*

Ma cousine?

MARIE, *effrayée.*

O ciel!... ah! Frédéric!...

FRÉDÉRIC.

Pardon! je venais vous prévenir, on vous demande, je ne sais pour quelle lettre.

MARIE, *l'observant avec inquiétude.*

Oui, oui! une lettre! mais je n'ai rien à répondre, c'est mon père.

FRÉDÉRIC, *à part, regardant par la porte à droite.*

Oh! oui, c'est elle!

MARIE.

Mais, comme vous êtes pâle, troublé...

FRÉDÉRIC.

Allez, allez, de grâce! oh! je vous en prie.

MARIE, *cédant avec surprise.*

Mon cousin, je sors, je sors *. Mon Dieu! qu'est-ce donc?

FRÉDÉRIC.

Marie!

MARIE.

Oui, oui, je sors!

Elle entre à gauche au fond, en hésitant, et laisse retomber la porte.

SCENE XI.

MATHILDE, FRÉDÉRIC.

Mathilde paraît à droite; Frédéric s'est arrêté sur le second plan.

MATHILDE, *à la cantonnade.*

Merci! merci! je suis mieux... (*Entrant en scène.*) Je veux partir! mon frère! (*Apercevant Frédéric.*) Grand Dieu!

FRÉDÉRIC, *à demi-voix.*

Oh! silence! Mathilde, écoute moi!

MATHILDE.

Laissez-moi, monsieur, laissez-moi.

FRÉDÉRIC.

Oh! tu ne peux me repousser ainsi, moi, ton ami, moi, si malheureux de te perdre!

MATHILDE.

Laissez-moi; vous me trompiez, vous ne m'avez jamais aimée, puisque vous me livrez ainsi à la honte, au désespoir! toi, marié, toi, Frédéric!

FRÉDÉRIC.

Oh! grâce... ce n'est pas moi... c'est ton frère qui a voulu...

MATHILDE.

Eh! qu'importe... c'est vous qui avez oublié mon amour... vos sermens... lorsque je m'abandonnais sans défiance à vos promesses... ce matin encore... vous me trahissiez lâchement... moi, pauvre fille, sans défenseur, sans appui!... mais il est là, lui, mon frère!... il m'a pardonné... il ne me quittera plus... adieu**...

FRÉDÉRIC.

Mathilde!...

MATHILDE.

Moi qui t'aime!... (*se reprenant*) qui t'aimais tant!

FRÉDÉRIC.

Oh! tu es trop vengée!... si tu savais tout ce que je souffre, à présent qu'un double serment me lie... que je ne puis être infidèle à Marie sans la perdre, ni à toi sans mourir...

* Frédéric, Marie.

** Frédéric, Mathilde.

MATHILDE.

Je ne vous crois plus... laissez-moi sortir de ces lieux où la honte me tue!... s'ils savaient!... oh! va-t'en!... va-t'en!... tu es marié!...

FRÉDÉRIC, *l'entraînant et à voix basse.*

Non!... je suis libre encore... libre pour t'aimer... pour te suivre... pardonne-moi...

MATHILDE.

Ne l'espère pas.

FRÉDÉRIC.

Je ne puis vivre ainsi... j'abandonne tout... cette maison... ma famille... ma fortune... tout... Rompre avec eux, refuser Marie en présence de tout ce monde... cela ne se peut pas... mais je pars en secret avec toi... ils ne me reverront jamais... partons... c'est toi seule que j'aime.

MATHILDE.

Tu me trompes encore... va rejoindre ta famille, ta femme! je partirai seule avec mon frère.

FRÉDÉRIC.

Mathilde!... vois mon désespoir... je ne puis vivre ainsi.

MATHILDE.

Tu vivras, toi.

FRÉDÉRIC, *apercevant la boîte de pistolets sur la table.*

Non! non! et puisque tu es inexorable... que rien ne peut te fléchir... puisqu'ici comme là je n'ai plus que les remords et le mépris... eh bien! prononce; et s'il faut en finir (*mettant la main sur la boîte de pistolets*) voilà!...

MATHILDE.

Frédéric!...

A ce moment Marie s'élance de la gauche, pâle, tremblante, hors d'elle-même, en poussant un grand cri.

SCENE XII.

LES MÊMES, MARIE, *et ensuite* M. COURCELLES, LÉONCE, OSCAR, *beaucoup de personnes de la société;* LE NOTAIRE.

MARIE, *s'élançant et tenant le milieu de la scène.*

Ah!...

FRÉDÉRIC, *près de la table.*

Marie!...

MATHILDE, *de l'autre côté et cachant sa tête dans ses mains.*

Elle était là!

MARIE.

Oh! c'est mal... c'est bien mal!

FRÉDÉRIC.

Sortez!... sortez!... (*Tout le monde entre.*) Grand Dieu!... on vient!*...

OSCAR.

Qu'est-ce donc?

M. COURCELLES.

Eh bien!... que se passe-t-il?... Marie!...

LÉONCE, *passant vivement à Mathilde.*

Ma sœur!...

* Courcelles, Frédéric, Marie, Oscar, Léonce, Mathilde, les Invités, garnissent le fond. Le Notaire est au milieu, sur le deuxième plan.

MARIE.

Mon père... c'est M. Frédéric qui parlait... qui avouait...

OSCAR.

Quoi donc?

Léonce lui saisit la main.

FRÉDÉRIC, *bas à Marie.*

Ma cousine!...

M. COURCELLES, *désignant le notaire qui tient le contrat.*

Nos amis signaient ton contrat, quand ce cri est venu jusqu'à nous.

MARIE, *avec émotion.*

C'est que vous me voyez indignée... et je suis bien aise que vous soyez ici... que vous y soyez tous... il y va de votre honneur, mon père!... du mien!... j'ai entendu M. Frédéric qui parlait à... (*elle tourne les yeux vers Mathilde, qui fait un signe suppliant, et changeant de ton*) à mon cousin Oscar.

OSCAR, *étonné.*

A moi!...

FRÉDÉRIC.

Comment!...

MARIE.

Oui, oui... oh! j'ai tout entendu... il obtenait ma main avec joie, mais à cause de ma dot... de ma fortune. (*Mouvement de Frédéric; Marie regardant Oscar.*) Il vous l'a dit.

OSCAR, *de même.*

A moi!...

M. COURCELLES.

Je ne conçois pas...

FRÉDÉRIC, *à mi-voix.*

Ma cousine!...

MARIE, *prenant le contrat.*

AIR *de la Prima Donna* (Tiens, prends ma main).

A lui ce contrat me marie
Si par nous il est approuvé!...
Mais je le refuse!...

FRÉDÉRIC, *bas.*

Marie!...
Mon honneur!...

MARIE, *bas.*

Le nôtre est sauvé!...

M. COURCELLES.

Parlé. Que dis-tu?

Mouvement général.

MARIE, *à tout le monde.*

Oui, je le refuse à voix haute!...

FRÉDÉRIC, *bas.*

Oh! non, c'est trop m'humilier!

MARIE, *lui saisissant la main en secret, et bas.*

Ayez du moins, après la faute,
Le courage de l'expier!

M. COURCELLES, *à Frédéric.*

Eh quoi! monsieur... ce mariage...

MARIE. *Musique jusqu'à la fin.**

C'est moi!... c'est nous qui le rompons, mon père... un autre plus digne de vous... de moi, vous écrit pour vous demander ma main... répondez-lui que je l'aime... que je l'épouse... (*Mouvement de joie d'Oscar.*) Oui, à M. de Courville. (*A Frédéric.*) Reprenez votre parole, monsieur, je n'en veux plus, je vous la rends...

Elle prend le contrat et le déchire.

FRÉDÉRIC, *très-ému.*

Marie!...

MARIE, *bas, étouffant ses sanglots.*

Ah! pardonnez-moi!... je souffre plus que vous!

M. COURCELLES.

Bien, mon enfant, bien.

LÉONCE, *à Oscar, à mi-voix.*

Je comprends!... vous lui avez parlé, indiscret!...

OSCAR.

Mais non... mais non!...

LÉONCE.

Il n'y a pas de mal... au contraire.

OSCAR.

Ah! bah!...

FRÉDÉRIC, *s'approchant de Léonce, et bas***.

Et pourtant tu sais si c'est moi qui étais coupable!... mais ta sœur...

LÉONCE.

Vous la demanderez à son père!

OSCAR, *à part.*

Je n'y suis plus du tout!...

Le rideau tombe.

* Courcelles, Marie, Frédéric, Oscar, Léonce, Mathilde.

** Courcelles, Marie, Oscar, Frédéric, Léonce, Mathilde.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.